



Les deux faces du *logos* chez Husserl : Du couple expression/signification au couple signification/syntaxe

Par FAUSTO FRAISOPI

Archives Husserl de Paris, UMR 8547

Résumé À partir de la définition de la phénoménologie dans les *Recherches logiques*, Husserl revient systématiquement sur la définition des structures fondamentales de sa pensée dans ses cours à l'Université de Göttingen. Parmi ces cours, celui de logique de l'année 1902-1903 [*Logik Vorlesung 1902/03*] revêt une importance essentielle pour la définition de l'orientation de la phénoménologie vers le tournant « transcendantal ». En commentant les textes de trois paragraphes fondamentaux de ce cours, ceux qui traitent du lien entre la théorie de la signification et la théorie de la modification, on a essayé de voir comment et selon quelles lignes thématiques directrices la théorie des *actes* de modification donne à la phénoménologie une première orientation transcendantale. Le couple conceptuel « expression/signification », dont la définition est tirée explicitement de la première *Recherche*, représente le *terminus a quo* d'un travail conceptuel qui mènera à la définition du couple « signification/syntaxe ». Ce dernier, relevant directement de la théorie des actes de modification, ne se laisse pas enfermer dans l'horizon thématique de la quatrième *Recherche logique* mais se révèle, par sa richesse et sa complexité thématique, déjà orienté vers un autre stade de la recherche phénoménologique, qui anticipe (et esquisse) le tournant transcendantal.

Au § 8 de *Logique formelle et logique transcendantale*, intitulé « La double face de la logique ; la direction subjective et la direction objective de sa thématique », Husserl affirme que « la logique, en tant que science du logique en général et en tant que science de la science en général, a une double direction », qui consiste à rechercher « l'activité et l'*habitus* dans leur

action d'effectuation » et « les résultats de cette effectuation, résultats qui ont désormais une persistance ». « La direction opposée de la thématique logique », la direction que Husserl nomme « subjective », « va vers les formes subjectives profondément cachées dans lesquelles la raison théorique réalise ses effectuations ». Le *quaesitum* de cette orientation de l'analyse est « la raison dans l'actualité », à savoir « l'intentionnalité qui s'écoule dans son accomplissement vivant et dans laquelle ces formations ont leur origine » : « L'effectuation de cette intentionnalité — dit Husserl — consiste en ce que dans le champ thématique du sujet les formalisations, les objectivités dans l'ordre du jugement et de la connaissance interviennent "objectivement" avec le caractère de productions. » Le lien étroit entre logique formelle et logique transcendantale, comme domaines toujours bien distincts, est donc établi en vertu de la conscience du fait que « l'objectivité provient de l'effectuation subjective »¹.

Le but principal de cet article est de fixer l'élaboration de la philosophie transcendantale bien en amont de *Logique formelle et logique transcendantale*. Nous chercherons à interpréter la maturation du tournant transcendantal de la phénoménologie qui conduit Husserl de la première édition des *Recherches logiques* aux *Idées directrices pour une phénoménologie pure* (et à la deuxième édition des *Recherches* elles-mêmes). Les τόποι où chercher une telle profonde et difficile maturation sont, parmi d'autres œuvres, les *Materialienbände* dont le dernier volume, *Späte Texte über Zeitkonstitution (1929-1934). Die C-Manuskripte*², est paru en 2006. Dans les volumes des *Materialienbände* on trouve plusieurs cours de logique. Ceux datant de 1896, de 1905 (*Urteilstheorie*)³ et de 1908-1909 (*Alte und Neue Logik*)⁴ et celui qui nous intéresse de plus près, le cours de 1902-1903 :

¹ E. Husserl, *Formale und transzendente Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft*, Hua XVII, p. 31 ; tr. fr., *Logique formelle et logique transcendantale*, Paris, P.U.F., 1996, p. 49-50.

² E. Husserl, *Späte Texte über Zeitkonstitution (1929-1934). Die C-Manuskripte*, hrsg. von D. Lohmar, Dordrecht, Springer, 2006, Husserliana Materialen, Bd. VIII. Dorénavant, *Husserliana* sera cité *Hua* et *Husserliana Materialienbände* sera cité *Hua Materialien*.

³ E. Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, hrsg. von E. Schumann, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, 2002, Hua Materialien, Bd. V.

⁴ E. Husserl, *Alte und neue Logik. Vorlesung 1908/9*, hrsg. von E. Schumann, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, 2003, Hua Materialien, Bd. VI.

*Logik*¹, publié en 2001 comme deuxième volume des *Materialienbände*. Il est intéressant de voir qu'en même temps Husserl donne un autre cours, un cours parallèle et complémentaire à la *Logik* (également publié en 2001 comme troisième volume des *Materialienbände*) ayant pour titre *Allgemeine Erkenntnistheorie*², *Théorie générale de la connaissance*. La correspondance entre les deux cours de la *Logik* et de l'*Allgemeine Erkenntnistheorie* aboutira explicitement à la publication de l'*Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance*³. Cette correspondance est essentielle du point de vue de la maturation qui conduit la grammaire phénoménologique tracée et définie dans les *Recherches logiques* au tournant transcendantal, c'est-à-dire à l'affirmation, par Husserl, de l'équivalence entre phénoménologie et philosophie transcendantale. Nous disposons en plus, toujours d'un point de vue historique, d'une autre indication essentielle sur le thème/problème de la conscience — indication d'après laquelle la phénoménologie est radicalement philosophie transcendantale : au semestre d'été 1902, donc juste avant de faire les deux cours que l'on vient d'évoquer, Husserl tient un séminaire intitulé *Philosophische Übungen über Kants Kritik der reinen Vernunft*⁴.

Cette information historique ne permet pas d'affirmer que Husserl, pris par une sorte de schizophrénie philosophique, a été foudroyé sur la route de Damas de la philosophie transcendantale. La fixation logique et théorique des structures portantes de la phénoménologie, déjà définies dans les *Recherches logiques* — hors de tout lien explicite avec les thèmes kantien ou cartésien — impliquait, pour la conscience métathéorique et pour la relecture de la phénoménologie des *Recherches logiques*, une récupération massive de certains thèmes cardinaux de la tradition et, notamment, de la philosophie transcendantale même. Pour cette raison, Husserl, avant de reprendre dans l'*Allgemeine Erkenntnistheorie* (1902-1903) le thème central de la sixième Recherche — *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance* — et, de fait, le noyau de la théorie phénoménologique de la connaissance, institue trois liens historiques respectivement dans trois chapitres. Le premier lien concerne Kant, *Erkenntnistheorie als Transzendentalphilo-*

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, hrsg. von E. Schumann, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, 2001, Hua Materialien, Bd. II. Tous les textes de ce cours ont été traduits par nos soins.

² E. Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie. Vorlesung 1902/03*, hrsg. von E. Schumann, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, 2001, Hua Materialien, Bd. III.

³ E. Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie*, Hua XXIV, trad. fr. *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance*, Paris, Vrin, 1998.

⁴ Voir *Husserl-Chronik, Denk- und Lebensweg Edmund Husserls*, Den Haag, M. Nijhoff, 1977, Husserliana Dokumente, Bd. I, p. 71.

sophie ; le deuxième concerne le doute méthodique de Descartes, *Skeptizismus als Methode* ; le troisième, s'agissant toujours de Descartes, le *cogito* comme point d'appui pour la construction d'une *mathesis*, *Die Zweifellosigkeit der cogitatio*¹.

Ces trois parties et leur contenu essentiel, si on les examine dans une perspective évolutive, trouveront leur développement au cœur des *Idées I* comme : a) orientation générale de la phénoménologie en tant que philosophie transcendantale ; b) « suspension de la thèse naturelle » [*die Thesis der natürlichen Einstellung und ihre Ausschaltung*] et, d'une manière plus générale, « théorie des réductions phénoménologiques » [*Die phänomenologischen Reduktionen*] ; c) concept de la « région de la conscience pure comme ego » [*Die Region des reinen Bewusstseins*]. Ainsi l'élaboration de l'idéalisme phénoménologico-transcendantal — la transcendentalisation de la phénoménologie qui aboutit aux *Ideen*, en passant par les textes de 1908-1913 portant sur l'*Idéalisme transcendantal* et par la *Bedeutungslehre*² —

¹ Respectivement, *Allgemeine Erkenntnistheorie*, Hua Materialien III, p. 75-85, p. 85-90, p. 90-98.

² E. Husserl, *Vorlesungen über Bedeutungslehre. Sommersemester 1908*, Hua XXVI, hrsg. von U. Panzer, Dordrecht, M. Nijhoff, 1987, en particulier p. 97-98. Au-delà, comme on le verra, de l'importance de la *Bedeutungslehre*, il suffit de parcourir, pour avoir une idée de cette reprise progressive et massive de thèmes transcendants, les premiers textes sur l'idéalisme transcendantal. Voir E. Husserl, *Transzendentaler Idealismus, Texte aus den Nachlass. 1908-1921*, p. 3-72 :

NR. 1, DAS PROBLEM DER KONSTITUTION. DIE WAHRNEHMUNG ALS UNMITTELBARE GEGEBENHEIT. DIE SPHÄRE DER COGITATIONES ALS FUNDAMENTALSPHÄRE. DAS PROBLEM DER AUSWEISUNG DER WIRKLICHEN WELT IN DER COGITATIONES. DER UNTERSCHIED ZWISCHEN WESENS- UND TATSACHENWAHRHEITEN.

NR. 2 DER ERKENNTNISTHEORETIKER — DER METAPHYSIKER. DAS PROBLEM DER ERKENNTNISTHEORIE. DIE „AUFLÖSUNG“ DES EMPIRISCHEN „SEINS“ IN ZUSAMMENHÄNGE DES ABSOLUTEN BEWUSSTSEINS

Beilage I. Zur Installierung der Erkenntnistheorie. Die unmittelbare Gegebenheit von realem Transzendenten in der äußeren Wahrnehmung. Kritik der Schlusstheorie der äußeren Wahrnehmung. Ausweisung alles Seins im Denkens

Beilage II. Transzendenzprobleme. Das Problem der äußeren Wahrnehmung. Die analogen Schwierigkeiten der Selbsterkenntnis. Das falsche Ideal immanenter Wahrnehmung von Transzendentem und die Schlusstheorie der Wahrnehmung. Das Rätsel der Erkenntnis eines An-sich

Beilage III

NR. 3 VARIATIONSBETRACHTUNGEN. AUFWEISUNG DER FUNKTIONELLEN ABHÄNGIGKEIT DER KORRELATE „BEWUSSTSEIN“ UND „WELT“. BEWEIS DES PHÄNOMENO-

semble avoir lieu, précisément, en 1902¹, avec la première relecture — développée sur l'arrière-plan de la *Critique de la raison pure* — des structures des *Recherches logiques*. Il faut cependant souligner qu'il y a d'autres proximités, des proximités — sinon des identités — essentielles entre la prise de conscience progressive par la phénoménologie de son caractère transcendantal et l'évolution intime de la philosophie transcendantale de Kant. Seule la publication de ces documents de Husserl et des derniers volumes de l'*Akademie-Ausgabe* — en particulier des cours de logique et de métaphysique — permet de prendre pleinement la mesure de ces proximités. Il nous faudra tracer, dans leurs grandes lignes, ces proximités, pour mieux comprendre après, en revenant au thème de la *Logik* de 1902-1903, sa position dans l'horizon d'une pensée transcendantale comme telle. On peut essayer de tracer une périodisation parallèle qui montre ces proximités. On peut d'abord définir une première phase, que l'on peut nommer à bon droit crypto-transcendantale ou proto-transcendantale, la phase des *Recherches logiques* pour Husserl et de la *Dissertatio* de Kant. On peut lire deux annotations très claires et étonnantes de Husserl à cet égard :

En premier lieu, je reconnais la tâche générale, que je ne dois pas abandonner, si je veux m'appeler philosophe. J'entends une critique de la raison. Une critique de la raison logique et pratique, du comprendre en général. Sans arriver à la clarté, par des parcours généraux, sur le « sens », sur « l'essence », sur « les méthodes », les points décisifs principaux d'une critique de la raison

LOGISCHEN IDEALISMUS AUFGRUND DER UNTERSCHIEDUNG VON REALEN UND BLOß LOGISCHEN MÖGLICHKEITEN.

NR. 4 *ESSE UND PERCIPI*. EINHEIT UND MANNIGFALTIGKEIT. IMMANENTES SEIN UND TRANSZENDENTES SEIN...

¹ Par là, on ne veut nullement affirmer que le « tournant transcendantal » lui-même advienne en 1902, ce qui serait une interprétation tout à fait fautive et privée de fondement dans les textes, mais que par l'élaboration du cours de 1902-1903, on trouve un acheminement vers ce tournant et vers la philosophie transcendantale elle-même. Si, comme disait Kant, « les systèmes semblent » se constituer « tels des vers, par une *generatio aequivoca*, à partir de la simple conjonction de concepts accumulés », le système, si on peut l'appeler ainsi, de la phénoménologie transcendantale a un des éléments de sa *generatio aequivoca* proprement dans cette opération de transcendantalisation des structures des *Recherches logiques*. C'est seulement par cette opération de transcendantalisation que peut surgir la conscience de la nature transcendantale de la phénoménologie et, donc, qu'un tournant transcendantal peut être affirmé. Cf. I. Kant, *Critique de la raison pure*, B 863/A 835, Paris, Flammarion, 1997, p. 835.

pure, sans que soit pensé un essai à la viser, à l'individuer et à lui donner une fondation, je ne saurais vivre vraiment et authentiquement¹.

Dans une autre note, il affirme en plus :

Les *Recherches logiques* laissent la phénoménologie valoir comme psychologie descriptive (quoique là l'intérêt pour la théorie de la connaissance fût massif). Toutefois il faut distinguer cette psychologie descriptive et la philosophie transcendantale².

On peut définir, ensuite, une phase proprement transcendantale à partir, pour Husserl, des *Idées directrices pour une phénoménologie* et, pour Kant, de la *Critique de la raison pure* de 1781. On peut enfin reconnaître une dernière phase qui s'ouvre, pour Kant, grâce à la découverte de la dimension antéprédicative, dans la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*, par l'attribution de la priorité axiologique de la dimension pratique et l'institution du problème de l'intersubjectivité dans la *Critique de la faculté de juger*, où Kant mettra en question le proto-problème de la *Lebenswelt*. Pour Husserl, cette phase rencontre les thèmes des ouvrages tardifs comme *Expérience et jugement*, comme les *Méditations cartésiennes* et, enfin, la *Krisis*.

Il y a toutefois une autre analogie profonde entre l'élaboration de la pensée transcendantale de Kant dans les années 1770-1780 et la phase de la phénoménologie husserlienne que nous avons nommée crypto-transcendantale³ : cette analogie concerne, *de facto*, le matériel sur lequel Kant comme Husserl travaillent pour arriver à la claire et explicite affirmation de leur philosophie comme *Transzendentalphilosophie*. Ce n'est pas une banalité de dire que Kant et Husserl travaillent à la philosophie transcendantale, à l'explicitation transcendantale de leur philosophie, sur deux fronts : d'un côté celui de la logique, quoique entendue — par Kant et Husserl — à deux niveaux de conscience problématique et évolutive bien différents, de l'autre côté celui des formes de l'intuition⁴. Bien que, du point de vue de la

¹ Note de Husserl du 25 septembre 1906. Cf. *Die Idee der Phänomenologie*, Hua II, Den Haag, M. Nijhoff, 1950, Einleitung des Herausgebers, p. VII.

² Mss. B II, 1, B, II, 11, de septembre 1907.

³ Cette correspondance est soulignée proprement par la citation husserlienne (1902-1903) de la célèbre lettre kantienne à M. Herz. Cf. I. Kant, *Lettre à M. Herz*, Ak. X, p. 129.

⁴ Pour Kant tout cela est démontré par une lecture du *Duisburgischer Nachlass*, Ak. XXIII, p. 15-55.

réflexion logique, Husserl n'ait jamais eu une opinion positive du concept kantien de logique (cela étant souvent dû à une interprétation partielle et réductive du problème chez Kant), la logique reste un des deux champs du travail husserlien qui, fusionné avec l'autre (celui d'une théorie phénoménologique des formes pures de l'intuition), ouvre l'horizon de la phénoménologie transcendantale.

Mais que faut-il entendre par « théorie phénoménologique des formes de l'intuition » ? Que faut-il entendre par « esthétique transcendantale phénoménologique » ? La réponse, donnée par Husserl dans *Chose et espace*, est l'analyse des problèmes relatifs à la structure de la sensibilité et à la formation des premières unités phénoménales : « Il s'agit, dit Husserl, des parties fondamentales d'une future phénoménologie de l'expérience, d'une élucidation de l'essence de la donation empirique, au moins dans ses formes et à ses niveaux inférieurs, commençant par les éléments premiers et immédiats »¹. Loin cependant d'une réception passive du concept kantien d'« esthétique transcendantale » (comme ce sera le cas pour la logique), Husserl marque tout d'abord la différence profonde, essentielle, entre la structure et la maturité de sa phénoménologie transcendantale et la pensée de Kant. Dans les *Analyses sur la synthèse passive*², Husserl reprochera à Kant d'« avoir posé le problème de la constitution du monde spatial comme s'il ne demandait pas une élaboration et une constitution préliminaire ». Husserl affirme : « Kant a défini — dans l'édition originale de la *Critique de la raison pure* — un système effectif des synthèses transcendantales mais, malheureusement, en prenant seulement en considération le problème, situé sur un plan supérieur, de la constitution d'une objectivité-du-monde spatiale, d'une objectivité transcendantale face à la conscience. » Il est aussi intéressant de voir ce que Husserl dit, dans une *Beilage* de la *Kritische Ideengeschichte*, dans le premier volume de la *Philosophie première*, au chapitre *Zur Auseinandersetzung meiner Philosophie mit Kants Transzendentalphilosophie* [1908] :

Kant cherche dans la subjectivité, en particulier dans la corrélation entre le subjectif et l'objectif, la détermination ultime du sens de l'objectivité, laquelle est connue par la connaissance. Nous sommes d'accord avec Kant seulement dans la mesure où nous déterminons et devons déterminer la subjectivité

¹ Cf. E. Husserl, *Ding und Raum. Vorlesungen 1907*, Hua XVI, p. 3 ; tr. fr., *Chose et espace*, Paris, P.U.F., 1989, p. 23.

² E. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten 1918-1926*, hrsg. von Margot Fleischer, Hua XI, Den Haag, M. Nijhoff, 1966, p. 125-126.

comme la subjectivité phénoménologique. Mais cette concordance est extrinsèque, car Kant ne pénètre pas dans le vrai sens de la corrélation entre connaissance et objectualité de la connaissance et, donc, ne pénètre même pas dans le sens du problème transcendantal de la constitution. C'est déjà visible dans l'*Esthétique transcendantale*, où il fait de l'espace et du temps une « forme de la sensibilité » et pense, par là, avoir vérifié la possibilité de la géométrie, en restant entre la simple « sensibilité », à savoir en amont des phénomènes dans notre sens, en amont de la synthèse, laquelle est traitée pour la première fois — avec une clarté insuffisante — dans l'*Analytique transcendantale*, comme s'il ne pouvait être donné par une constitution de la spatialité¹.

Nous ne nous arrêterons point sur le fait que Husserl a, au fond, mal interprété les pages de l'exposition transcendantale consacrées au concept d'espace de l'*Esthétique*, mais sur la nature de sa position : Husserl travaille toujours dans l'acceptation du cadre général de l'idée de philosophie transcendantale en opérant des critiques internes à la vision « mythique »² de Kant. On peut en dire autant pour ce qui concerne la logique kantienne, sur laquelle Husserl avait déjà formulé ses critiques dans les *Prolegomènes à la logique pure* (critiques attentives qu'il formulera également dans l'*Einleitung* à la *Logik* de 1902-1903). En fait, les critiques concernent la conception tirée de la *Critique de la raison pure* selon laquelle la logique ne progresse plus et, surtout, la dérivation psychologique des structures logiques.

Au-delà des interprétations husserliennes, la véritable différence entre la logique kantienne et la logique husserlienne, la différence essentielle entre la philosophie et la phénoménologie transcendantale est la nature « sémantique » de la logique élaborée dans les *Recherches logiques*, une logique qui, originellement liée à la théorie de la signification, présentera une différence essentielle aussi et surtout sur le plan ontologique. Ainsi, la signification n'appartient pas seulement au domaine logique, mais elle est le paradigme sur lequel sera élaborée la notion phénoménologique centrale d'intentionnalité. Si donc, dans l'*Analytique transcendantale*, la signification semble — au moins dans une première lecture — totalement absente, dans les *Recherches logiques* elle n'est pas simplement présente, mais se constitue comme la base sur laquelle Husserl viendra progressivement édifier la « grammaire de l'intentionnalité ». Si toutefois la signification — c'est-à-dire

¹ E. Husserl, *Erste Philosophie I, Kritische Ideengeschichte*, Hua VII ; tr. fr., *Philosophie première, I, Histoire critique des idées*, Paris, P.U.F., 1970, p. 386.

² Cf. en particulier E. Husserl, *Kant et l'idée de la philosophie transcendantale*, in *Philosophie première, op. cit.*, p. 299-368.

« la théorie de la signification » — constitue cette base originale, elle reçoit pourtant des modifications significatives durant la période qui va de 1901 à 1913, période de gestation de la phénoménologie transcendantale et de profonde mise en question des structures phénoménologiques originaires. Nous chercherons donc à fixer une première évolution de la théorie husserlienne de la signification, qui suit immédiatement la publication des *Recherches logiques*, au moment où Husserl revient et réfléchit sur les structures qu'il a lui-même tracées.

Les parties de la *Logik* de 1902-1903 que nous prendrons en considération pour décrire cette variation sont celles qui suivent l'*Introduction* au cours, laquelle se modèle essentiellement sur les thèmes des *Prolégomènes à la logique pure*. Ces parties sont : 1) la *Grammatisch-logische Einleitung : das rein Logische in der Sphäre des sprachlichen Denkens* [« Introduction logico-grammaticale : le “pur logique” dans la sphère de la pensée linguistique »] ; le chapitre : *Umriß einer Lehre von der logischen Formen*, [« Définition d'une doctrine des formes logiques pures »] et, enfin, le chapitre dédié à la théorie de la modification [*Modifikationen*].

La première partie indique tout d'abord le point de départ de la variation interne en direction de la transcendantalisation de la phénoménologie des *Recherches logiques*, à savoir le couple « expression-signification », tel qu'on peut le trouver dans la première *Recherche logique*. L'évolution interne, la transcendantalisation de la théorie husserlienne de la signification, s'effectue à partir des deux faces du langage que Husserl interprète comme expression (la sphère de la pensée linguistique) et signification (le « pur » logique, *das rein Logische*). Si, en outre, pour Husserl, l'acte de signification représente la base sur laquelle construire l'intentionnalité, cette nature double du λόγος se transmet, par son évolution et sa transcendantalisation, sur l'élaboration de la polarité entre noèse et noème. Le passage au couple « signification-syntaxe » va montrer de quelle nature est cette évolution, quel statut elle reçoit en 1902-1903 et en quel sens elle peut être entendue comme le début d'un procès de transcendantalisation. Il nous faudra donc nous interroger sur cette nature double du λόγος et sur l'évolution même que cette conception du λόγος reçoit en un sens proto-transcendantal. Il faudra nous interroger sur l'évolution interne de la polarité du début, sur le fait que le « pur logique » et « la sphère de la pensée linguistique » trouvent une évolution profonde, radicale, en passant par les nombreuses *Logik-Vorlesungen* et, surtout, en passant par la *Logik* de 1902-1903 et par la *Bedeutungslehre* de 1908-1909. On reviendra ensuite sur ces problèmes. Pour le moment il faut viser les différences, les petits écarts conceptuels et structurels qui interviennent dans la *Logik* de 1902-1903.

Il faut noter tout d'abord que les trois parties que nous allons prendre en considération sont modelées sur certains thèmes cardinaux des *Recherches logiques*. On peut établir une correspondance entre la *Grammatisch-logische Einleitung* et la première *Recherche (Expression et signification)*, et une deuxième correspondance entre, d'une part, la *Définition d'une doctrine des formes logiques pures* et les *Modifications* et, d'autre part, la quatrième *Recherche, La différence entre les significations indépendantes et les significations dépendantes et l'idée de la grammaire pure*. Nous disons « modelées » et non « passivement reprises », au sens où la reprise husserlienne n'est pas une répétition passive : la transcendentalisation passe précisément et imperceptiblement par là, par la variation thématique que Husserl met en œuvre dans la *Logik* de 1902-1903, par l'explicitation et la réflexion sur le lien fondamental subsistant entre la théorie de la signification et l'idée de la grammaire pure qui demeurerait, dans les *Recherches logiques*, insuffisamment développée.

Après avoir repris, dans l'*Introduction*, la distinction entre la logique pure et la méthodologie pratique de la connaissance [*praktische Methodologie der Erkenntnis*] — instituée sur la base de la relation entre les « actes subjectifs de pensée » et « leur contenu idéal » — Husserl aborde le problème de la signification comme fondement de la nature objective idéale des contenus de pensée. La signification s'installe dans cette polarité en la réalisant, une polarité typique de toute connaissance et de tout acte de pensée, typique, peut-on dire, du λόγος comme tel : « Toute théorie représente un certain tissu de propositions formulées grammaticalement, toute proposition se compose de représentations saisies grammaticalement »¹. Husserl continue : « Naturellement le rattrapage scientifique des objets de notre science, c'est-à-dire des représentations et des propositions au pur sens logique, vient se rattacher à des formes empiriques, aux formes des expressions, dans lesquelles nous sont donnés ces purs éléments logiques »². En reprenant la première *Recherche*, Husserl partage la classe des expressions [*Ausdrücke*] en deux : il y a d'un côté les expressions qui ont une « signification au sens où ont une signification les mots et les signes algébriques »³ et, de l'autre, celles dont ce n'est pas le cas. Ensuite, en traitant l'expression dans sa fonction communicative — par la reprise de la distinction naïve entre un côté physique et un côté psychique de l'expression — et en faisant abstraction de la performance informative [*kundgebende*

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 51.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 52.

Leistung] de l'expression, Husserl énonce la thèse fondamentale initiale de sa théorie de la signification :

[...] l'essentiel réside à présent clairement, si nous nous en tenons au phénoménal, au vécu psychique de l'expression utilisée, dans ce qui suit :

1) Dans la $\varphi\omega\nu\eta$ [*Wortlaut*] comme une certaine manifestation sensible de la perception ou de la phantasie.

2) Dans un certain acte de « viser », dans un certain acte psychique, lié au phénomène de la $\varphi\omega\nu\eta$. [...] Grâce à ce « viser » le mot est plus qu'un son vide, plus qu'une manifestation sensible quelconque. Elle vise quelque chose et par conséquent elle vise, elle se réfère à quelque chose d'objectuel¹.

À propos de l'origine de l'intentionnalité de l'acte de signification, Husserl poursuit : « Ainsi nous ne distinguons pas, au niveau phénoménologique, entre *mot* et *chose* ou entre *nom* et *nommé*, mais nous distinguons entre nom et représentation qui confère le sens. Cette représentation conférant le sens, c'est le vécu propre dans lequel nous nous référons à la chose, même si elle n'est pas présente »². Si donc, dans cet acte de visée, on doit forcément viser « quelque chose », car l'action du « viser », le *Meinen*, est un acte transitif, Husserl pose une autre distinction nécessaire. Cette distinction est valable aussi bien pour l'acte de signification simple (nominal) que pour la signification mise en œuvre dans le jugement :

Mais dans la mesure où cet acte de « viser » qui confère du sens a donc cette propriété selon laquelle ce qu'il accomplit se réfère par là même à un objet ; et dans la mesure où, par là, l'expression même gagne une référence objectuelle, alors il nous faut distinguer aussi un troisième élément à côté de la $\varphi\omega\nu\eta$ et de l'acte donateur de sens : l'objectuel, ce que le signe indique en s'exprimant. Aussi, en présence d'un nom, nous avons à distinguer le nom comme $\varphi\omega\nu\eta$, un acte donateur de sens et ce que le nom nomme. De même en présence d'une proposition : la proposition même du point de vue physique, le jugement — ce qui donne sens à la proposition — et l'état de choses — ce qui, dans le jugement est pris pour vrai ou faux. Si donc l'on oppose nom et nommé, proposition et énoncé, il faudrait dire que le nom *nomme* la chose, que la proposition pose son état de choses par la représentation nominale, en particulier par le jugement³.

¹ *Ibid.*, p. 55.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

Cette distinction deviendra centrale lorsqu'il faudra penser les modifications de ces éléments et l'opération de nominalisation de la proposition. Pour le moment, au contraire, ce qui intéresse Husserl, c'est autre chose. Il veut « simplement » affirmer, en continuité avec la thèse de la première *Recherche logique*, la nature idéale, l'idéalité — au sens bolzanien du terme — de ce que l'acte réalisateur ou donateur de sens exprime, l'idéalité qui fournit une consistance aux représentations logiques comme unités idéales par opposition aux vécus psychiques. C'est précisément cette idéalité qui, proprement, est cause que « le nombre des vérités n'augmente pas malgré l'addition de personnes et de leurs actes contingents par lesquels une vérité vient à s'exprimer comme contenu d'un jugement »¹. C'est cette idéalité qui est cause que « die Geltung des Gesetzes ist überzeitlich », que « la valeur (de vérité) du principe est méta-temporelle ». C'est, enfin, « cette unité idéale que l'on vise quand on parle de la signification d'un nom ou d'un mot quelconque ou de la signification d'une proposition ou d'une connexion de propositions »².

À partir du seul concept central d'« unité idéale » on peut, d'une part, établir la distinction entre le côté physique et le côté psychique de l'expression et, d'autre part, on peut, grâce au concept d'unité idéale, « fixer » le concept de *Bedeutung* : « Par “significations”, nous indiquerons toujours et définitivement ces unités idéales, le sens idéal identique »³. Pour cette raison, « la signification est le contenu de l'expression, le contenu exprimé, contenu du représenter en question, du juger en question, etc. »⁴, et « l'unité de l'expression se fonde sur l'unité de la signification et du sens »⁵. Ainsi l'unité de signification, en fondant l'unité d'expression, fonde aussi l'unité de la science qui s'exprime par elle — dont elle est *ein Gewebe*, un tissu — à savoir son caractère univoque. Le concept d'univocité d'une expression ou bien d'une proposition ne peut cependant se fonder sur la considération de la relation que l'acte de signification entretient avec l'objectualité visée par cette signification même. Pour cette raison, dans l'unité de la signification il y a des fondements de la logique. Une logique *fuzzy*, fondée simplement sur la distinction entre acte donateur de sens et signification, est aussi inconcevable qu'une logique fondée simplement sur la distinction entre signification et chose signifiée. Ce tiers, s'avère ce qui soustrait la relation au

¹ *Ibid.*, p. 57.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 59.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 60 .

caractère aléatoire de toute relation de fondation. Husserl donc, en établissant la triade *Bedeutung*, *bedeutungsverleihender Akt* et *Gegenständliches*, ne peut pas s'abstenir de poser deux relations fondamentales entre ces trois éléments fondateurs : la relation entre la signification et l'acte réalisant la signification, la relation entre la signification et l'objectuel. Il faut toutefois se demander s'il n'est pas nécessaire de poser une autre relation, tout aussi fondamentale, entre l'acte réalisant le sens et le sens objectuel comme « *gegenständlicher Sinn* ». Il nous faudra reprendre cette question après avoir parcouru les trois chapitres de la *Logik* en question.

Husserl semble développer, *prima facie*, simplement les deux premières relations. En effet, en reprenant le deuxième lien, proche de celui posé par Frege entre *Sinn* et *Bedeutung*, sens et référence, Husserl affirme :

L'objet auquel, par exemple, se réfère la signification d'un nom, n'est pas la même chose que cette signification. On voit mieux, par là, qu'un seul et même objet est visé par plusieurs significations différentes ou, mieux, peut être nommé en plusieurs expressions de signification différentes. Par exemple les deux expressions « l'actuel empereur d'Allemagne et actuel roi de Prusse » et « Guillaume II » nomment la même personne, mais de façon différente. Les expressions nominales « triangle équilatéral » et « triangle équiangle », « le plus petit nombre pair » et « le nombre deux » offrent des autres exemples pour la différence en question¹.

On peut dire la même chose en renversant les termes de la question, c'est-à-dire en disposant d'une signification identique et de plusieurs objets. On arrive ainsi à établir et à renforcer la thèse selon laquelle le lien, le rapport entre signification et objet a une nature *phénoménologiquement objective*. Cette nature privilégiée s'oppose aussi bien à la nature physique du phénomène phonétique qu'à la nature psychique (mais subjective) de la relation entre acte et signification. On en vient à se demander quelle est effectivement la nature de la relation entre signification et acte donateur de sens. Si l'acte donateur de sens relie l'idéalité, l'unité idéale de la signification, à la dimension subjective, pourquoi se voit-il accorder un rôle secondaire relativement au rapport, central du point de vue phénoménologique, entre *Bedeutung* et *Gegenständliche* ? Cette dernière question sera essentielle lorsqu'il faudra relire cette triade à la lumière de la transcendantalisation de la phénoménologie. À *présent* la question n'est pas encore « transcendantale ». Il faut passer, tout d'abord, par la réfutation de la question naïvement résumable sous le titre de « contenu intuitif de la

¹ *Ibid.*, p. 61.

signification » (ou essence intuitive de la signification). Il convient donc de mettre entre parenthèses la thèse selon laquelle « les images de l'imagination des objets signifiés sont identiques aux significations ou bien, tout simplement, ces actes imaginatifs sont des actes dans lesquels se réalise le signifier ou le comprendre les mots »¹. Comme l'évidence intuitive, en tant que caractère de connaissance, est donc tout autre chose que la signification ou la compréhension des mots et des expressions complexes, il s'ensuit qu'« on ne nie pas la grande fonction des intuitions pour la connaissance »². Aussi longtemps que les significations sont également données par une compréhension entièrement dépourvue d'intuition, nous ne savons pas si leurs objets correspondants sont possibles ou non. Si donc cet acte de « viser » ou « signifier » est quelque chose d'entièrement autre qu'un acte consistant simplement à faire l'expérience d'une image quelconque de l'imagination³, si, par exemple, « la couleur rouge » comme signification

¹ *Ibid.*, p. 67.

² *Ibid.*, p. 67-68.

³ En ce sens le référent critique de Husserl — qui pense l'idéalité de la signification comme idéale-spécifique selon la relecture platonicienne de Lotze — est la lecture thomiste ou néo-thomiste du *De Anima* d'Aristote qui trouve son prolongement chez Brentano. Voir F. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles, insbesondere seine Theorie vom Nous poietikos*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967. Voir *De An.*, Γ 3, 427 b 14-17 : « La phantasie est en effet différente soit de la sensation soit de la pensée mais elle n'existe [γίγνεται] pas sans sensation et sans elle il ne peut y avoir appréhension intellectuelle » ; et *De An.*, Γ 3, 428 a 1-4 : « Si alors la phantasie est ce par quoi nous disons qu'il se produit en nous une "apparence", et non si nous disons quelque chose par l'usage métaphorique de "phantasie", elle est une des facultés ou dispositions [δύναμις ἢ ἕξις] par lesquelles nous jugeons et sommes dans le vrai ou le faux [καὶ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα] ». Cf., à ce sujet, K. Lycos, « Aristotle and Plato on "Appearing" », in *Mind*, LXXIII, 1964, p. 496-514 ; D. A. Rees, « Aristotle's Treatment of *phantasia* », in *Essays in Ancient Greek Philosophy*, éd. J. P. Anton et G. K. Kustas, Albany, State University of New York Press, 1971, p. 491-504 ; M. Schofield, « Aristotle on the Imagination », in *Essay on Aristotle's De Anima*, éd. M. C. Nussbaum and A. O. Rorty, Oxford, Clarendon Press, p. 249-277 ; D. Frede, « The Cognitive Role of Phantasia in Aristotle », in *Essays on Aristotle's De Anima, op. cit.*, p. 279-295. Pour Thomas d'Aquin, cf. *Summa theologiae*, I, q. 78, a. 4 : « *Et ideo necesse est ad hoc quod intellectus actu intelligat suum obiectum proprium, quod convertat se ad phantasmata, ut speculetur naturam universalem in particulari existentem. Si autem proprium obiectum intellectus nostri esset forma separata ; vel si naturae rerum sensibilibus subsisterent non in particularibus, secundum Platonicos ; non oporteret quod intellectus noster semper intelligendo converteret se ad phantasmata* ».

n'équivaut pas au « percevoir le rouge » mais à un universel, c'est alors cet universel, comme « unité idéale », comme *ideale Einheit*, qui se réalise dans les cas singuliers de la compréhension.

La logique ne s'intéresse pas aux actes dans lesquels la signification trouve son évidence par son remplissement intuitif ou bien tout simplement aux actes qui lui confèrent un sens particulier. Chaque fois que l'on prononce le mot « coq », qu'il soit entendu au sens de l'animal domestique ou bien au sens de « coq en pâte », ou encore au sens du « jeune coq » ou de toute autre expression idiomatique, le concept et donc, par là, la signification restent identiques. En tout cas « la signification peut être considérée abstractivement comme unité à laquelle est opposée la multiplicité des actes de signification possibles d'un même contenu »¹. En comprenant un mot, une expression, une proposition, et en la comprenant au-delà des images de l'imagination, « nous pensons par des simples symboles »². Donc l'affirmation du caractère essentiellement symbolique du « comprendre » et de la « signification », fondant la logique, attribue à la signification même un statut particulier tout à fait partagé du caractère intuitif de la phonation et du caractère tout aussi intuitif des contenus qui la remplissent : « La signification de l'expression fonctionnant d'une façon purement symbolique doit se constituer, dans le vécu d'expression respectif, sous la forme d'un caractère psychique propre, lequel distingue le “comprendre” du mot ou de la proposition de l'écoute de la φωνή »³. Ceux-ci sont ainsi reconnus comme formant le domaine formel de la logique, dont le caractère est purement symbolique, et en même temps comme étant le noyau formel et symbolique des sciences rigoureuses. Si, donc, « la plus grosse part du parler et du comprendre, dans la sphère des sciences rigoureuses aussi, se réalise de façon purement symbolique », d'où vient, alors, la nécessité d'affirmer une théorie de la connaissance comme philosophie transcendantale ? Husserl répond immédiatement à cette question qui — bien que de façon implicite — occupe et domine déjà sa conscience « phénoménologique » en 1902-1903, surtout si l'on pense qu'au même moment, dans son cours sur la théorie générale de la connaissance, il n'affirme ni plus ni moins que sa nature transcendantale :

Mais cependant une pensée simplement symbolique n'a pas la même valeur qu'une pensée remplie intuitivement. Toute connaissance, au sens strict du

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 71.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 71.

terme, se réalise partiellement ou entièrement selon des jugements évidents. Le mot « évidence » renvoie déjà à l'intuition¹.

Husserl dira à la page suivante, avec une clarté désarmante : « La pensée intuitive ou la pensée complexe qui associe les mots aux intuitions a donc un plus, a sa masse [*Fülle*] intuitive, ce qui donne la valeur de connaissance ou, du moins, la donne certaines fois »². À preuve que le problème transcendantal est plus que présent dans ces leçons et qu'il oriente essentiellement le remaniement des structures mêmes des *Logischen Untersuchungen*, le fait qu'une « simple » introduction logico-grammaticale — qui devrait simplement poser le problème de la signification comme unité idéale — aboutit à la définition de la théorie de la signification et de la théorie de la connaissance pensée comme remplissement [*Erfüllung*] de la première. Si donc, d'un côté, la signification se définit par opposition au simple terme véhiculé phonétiquement ainsi que par opposition à la simple image psychologique (ou à une donnée intuitive quelconque), on peut retrouver chez Husserl, au niveau métathéorique, la même situation pour la théorie de la signification. Si donc la logique, fondée sur la théorie de la signification (et au même titre noyau formel de toute science rigoureuse) se définit, d'un côté, en opposition au simple babillage — car la signification lui donne, comme unité idéale, une consistance —, de l'autre côté la logique se définit par opposition à la connaissance au sens strict du terme, à laquelle le remplissement intuitif ne donne pas une « consistance », mais une « évidence ».

En parcourant l'ensemble des huit dernières pages de la *grammatisch-logische Einleitung*, il devient difficile de croire que la réflexion sur la logique n'était pas déjà orientée, dès 1902, dans la direction d'une logique transcendantale. Elle garde toutefois encore, comme on le verra, un statut incertain, d'élaboration, un espace propre de mouvement et une nature tout à fait particulière de conscience métathéorique. Pour cette raison, on trouve dans ces huit pages un concept central, celui de *Deckungsverhältnis*, de « rapport de recouvrement », un concept dont la nature transcendantale peut être expliquée, encore une fois, par la distinction entre simple acte de signification (purement symbolique) et remplissement intuitif. Cette nature peut être expliquée plus particulièrement grâce à la seule affirmation du caractère purement symbolique, purement extérieur et hétérogène de la *Bedeutung* — et donc de son remplissement — par rapport à l'image de phantasie :

¹ *Ibid.*, p. 72.

² *Ibid.*, p. 74 .

Cette relation de recouvrement, grâce à laquelle la proposition simplement symbolique reste à côté du vécu intuitif, mais grâce à laquelle tous les deux se couvrent dans tous les rangs et formes, nous indique que dans le vécu intuitif — qui est bien évidemment plus que le simple fait de voir un phantasme [φάντασμα] — il y a une visée intuitive construite pour que quelque chose de commun, d'identifiable, soit présent avec la pensée symbolique¹.

La configuration transcendantale — ou crypto-transcendantale — de la caractérisation de la signification, qui devient progressivement acte, se montre proprement à partir de l'éloignement de la conception selon laquelle l'idéalité de la *Bedeutung* est conçue « abstractivement ». Plus on se rapproche du problème de la relation de recouvrement, du *Deckungsverhältnis*, plus la façon de penser la *Bedeutung* se rapproche du concept d'acte. Si le « signifier » s'inscrit dans un genre d'actes², on peut prendre conscience de cet aspect seulement en considérant la signification dans sa correspondance avec le remplissement intuitif et, donc, en la considérant du point de vue transcendantal. De ce point de vue, la signification correspond à l'une des deux faces nécessaires de la connaissance, qui sont d'un côté la consistance logique, de l'autre l'évidence : « Le signifier trouve dans la classe générale des actes intentionnels des correspondants possibles qui visent intuitivement cela même qu'il vise de façon symbolique »³.

La signification, pensée dans la relation objective et proprement phénoménologique avec l'objet, l'objectuel [*Gegenständliche*], est maintenant et déjà transcendantalement posée en relation à l'acte (ou, mieux, rangée dans la classe générale des actes) : elle est pensée « comme acte ». Ce glissement presque imperceptible, par lequel la *Bedeutung* passe de la relation — en tant qu'*ideale Einheit* — avec le *Gegenstand* ou le *Gegenständliche*, à son inclusion dans la classe des actes, advient en parallèle à la distinction entre représentations symboliques et intuitives, entre *Meinen überhaupt* (penser en général) et *Anschauung* (remplissement intuitif). L'allure transcendantale de ce changement de point de vue apparaît lorsque l'on considère que ce changement advient dans la fixation de la nature purement symbolique de la *Bedeutung*, par opposition aux images de phantasie : par là on pose aussi sa relation avec un remplissement possible et évident. C'est à ce point précis où, grâce au concept de *Deckungsverhältnis*, on commence à penser la *Bedeutung* comme acte, qu'on commence à penser transcendantalement la théorie de la signification.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 76.

³ *Ibid.*

Néanmoins, pour que cet écart transcendantal soit plus net, plus défini, il faut que le lien entre *Bedeutung* et acte soit pensé plus radicalement. Il faut que soit affirmée la priorité de la relation entre signification et acte donateur de sens sur la relation entre signification et espèce, obtenue par un processus abstraitif. Pour vérifier si cette fixation de la « signification » avec « l'acte » — avec la subjectivité de l'acte donateur de sens — est le vrai indice d'une transcendantalisation de la pensée phénoménologique, il convient de parcourir les deux autres parties de la *Logik* de 1902-1903. Dans l'ordre, il faut tout d'abord se référer à la définition de la doctrine des pures formes logiques. Cette partie (comme la suivante) est modelée sur le tissu conceptuel de la IV^e *Recherche logique* dont la tâche centrale est de définir, sur la base de la distinction entre expressions catégorématiques et syncatégorématiques, la distinction bien plus fondamentale entre significations indépendantes et dépendantes. Par là on pourra atteindre, d'après Husserl, « la détermination des catégories essentielles des significations, catégories dans lesquelles [...] s'enracine une multiplicité de lois de signification, lois *a priori*, faisant abstraction de la validité objective des significations »¹. Ce qui permet d'éclaircir aussi bien le non-sens [*Unsinn*] que le contresens [*Widersinn*]². Sur ce terrain problématique et sur ces nécessités intrinsèques de la théorie de la signification venait s'installer l'idée d'une grammaire *a priori* capable de démontrer « l'existence de lois *a priori* déterminant les formes possibles de significations »³. En revenant sur le concept au § 14 de la IV^e *Recherche*, Husserl précise :

Ces lois du sens ou — formulées du point de vue normatif — du non-sens à éviter, assignent les formes de signification possibles en général à la logique, dont la tâche première est de déterminer leur valeur objective. Et elle le fait d'une manière qui amène à fixer en même temps les lois d'une espèce entièrement différente qui distinguent le sens accordé formellement avec lui-même du sens formellement non concordant, du contresens formel⁴.

La « Définition d'une doctrine des formes pures logiques » va dans ce sens, en soulignant la nécessité d'établir un point de vue intégral sur les lois qui régissent la constitution d'un horizon de significations. On peut cependant

¹ *Logische Untersuchungen*, II/1, *Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, Tübingen, Niemeyer, 1993 p. 295 ; tr. fr., *Recherches logiques*, t. 2, Paris, P.U.F., p. 85.

² *Ibid.*

³ *Ibid.* ; tr. fr., p. 86.

⁴ *Ibid.*, p. 334 ; tr. fr., p. 130.

aller encore plus loin. Comme l'a écrit J. Benoit, dans les *Recherches logiques* « le passage de la doctrine de la signification comme signifier (I^{re} Recherche) à la grammaire pure comme doctrine *a priori* de l'organisation du sens suppose un basculement de point de vue sur l'intentionnalité non négligeable et participe pleinement de la fondamentale polysémie du concept d'intentionnalité dans les *Recherches logiques* »¹. Si, par conséquent, « au § 31 de la première Recherche le sens objectif de la signification était amené en des termes clairement bolzaniens, à savoir ceux caractérisant une certaine forme d'identité », il est d'autant plus vrai que « dans les *Recherches logiques* [...] se rencontrent (simultanément) deux théories sur l'idéalité de la signification »². Une de ces deux théories est *la théorie de la signification idéale comme idéale-spécifique s'instanciant dans les actes réels et singuliers où l'objet est effectivement visé selon tel ou tel sens linguistique*. Comme le dit Benoit, le fond métaphysique de cette théorie est la théorie platonicienne des Idées dans la relecture qu'en avait donnée Lotze. Face à cette première théorie modelée sur l'idée d'une identité spécifique du sens s'en présente une autre, qui voit dans l'identité du sens *une identité qui peut être reprise comme telle dans le cours d'un même discours, et à laquelle celui-ci peut comme tel se référer*. À ce niveau, l'identité objective du sens se concrétise « dans et par le réseau de ses rappels possibles comme pôle identique et un », révélant une identité syntaxique du sens comme prélude à la dimension noématique découverte en 1908 avec le concept de *Sachlage*. L'analogie subsistant entre cette situation et ce que Husserl affirme dans la *Grammatisch-logische Einleitung* apparaît évident. D'un côté on trouve une correspondance entre d'une part l'institution de la relation entre signification et objet (une relation « objective » du point de vue phénoménologique, qui excluait la relation entre la signification et l'acte donateur de sens) et, d'autre part, la théorie de la signification idéale comme idéale-spécifique. De l'autre côté, on discerne une correspondance entre d'une part le glissement transcendantal interprété au sens où la *Bedeutung* est incluse dans la classe des actes et, d'autre part, la théorie de l'identité du sens se réalisant dans le discours comme identité syntaxique. Sachant que cette analogie est déterminante dans la pensée husserlienne, la transcendantalisation de (la théorie de l'idéalité de) la signification passe — et ne peut que passer — par une analyse de la doctrine des formes logiques développée essentiellement du point de vue de la thèse de l'identité syntaxique du sens.

¹ Voir J. Benoit, *Intentionnalité et langage dans les Recherches logiques de Husserl*, Paris, P.U.F., 2001, p. 91.

² *Ibid.*, p. 92.

Husserl commence le nouveau chapitre en répétant que « toute science est comme telle et selon son côté objectif-idéal un tissu de significations, et que son unité idéale est l'unité de la signification »¹. Le but est bien évidemment de souligner deux aspects : tout d'abord la reconnaissance de l'axe même de la théorie de l'idéalité de la signification et, ensuite, la réflexion qui sera introduite plus loin sur un thème qui était déjà celui de la quatrième *Recherche* : « Toute signification, dit Husserl, est ou une proposition ou une possible partie constituante d'une proposition ; c'est-à-dire que pour toute signification qui n'est pas une proposition, il est toujours possible de donner des propositions dont cette signification soit une partie »². Si la constitution de la signification est de caractériser la constitution de la proposition, cette constitution sera identique aussi bien pour la proposition que pour la signification au point de vue de la théorie de la signification. Il est tout à fait secondaire que la proposition soit fusionnée en un dans un jugement avec des *Füllen* intuitifs. Le point fondamental est que la vérité et la fausseté d'une proposition quelconque n'ont aucune valeur, sont mises hors jeu. Le point de vue de la grammaire pure est que « toute proposition contient des pièces constituantes qui sont à leur tour des significations ». « Normalement, poursuit Husserl, ces pièces constituantes s'impriment grammaticalement dans des mots ou formes grammaticales, quoique cela ne doive pas forcément avoir lieu »³. Plus précisément, à propos de la signification comme pièce constituante [*Bestandstück*] : « Toujours, là où se présentent à nous des significations qui ne sont pas en soi des propositions, elles sont d'un genre tel qu'elles se laissent reconnaître comme pièces constituantes dans des propositions »⁴.

S'il est vrai, alors, qu'une doctrine logique formelle n'est rien d'autre qu'une doctrine formelle des propositions — y compris le cas de la logique des prédicats quantifiés —, la formation d'une doctrine logique orientée vers la syntaxe des significations aura, par conséquent, trois tâches fondamentales : « l'identification des conformations formelles » de la proposition, « la démonstration de tous les types purs possibles de signification » et, enfin, « l'identification des formes de co-implication selon lesquelles des propositions procèdent de nouvelles propositions, en particulier l'identification des formes fondamentales des propositions composées et de leur

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 78.

² *Ibid.*, p. 79.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

complication systématique selon ces formes »¹. Toutefois, si l'on a pour tâche la grammaire pure, on doit poser une distinction fondamentale entre la particularité de la *Bedeutung* ou des *Bedeutungen* singulières et la forme pure. Tout en mettant hors de question tout ce qui donne aux significations une référence à un objet particulier ou à une ontologie matérielle particulière, il faut chercher simplement les formes pures des propositions, les parties des propositions ou leurs connexions « dont la possibilité *a priori* se fonde sur l'idée de sens de la proposition »².

L'image de l'anatomie et l'analogie instituée entre anatomie et grammaire pure ne sont pas fortuites. Cependant, si l'on interprète parallèlement cette analogie au point de vue historique et intrinsèque, on s'aperçoit que la transcendantalisation de la logique phénoménologique doit s'appuyer sur le concept fondamental de « grammaire pure ». La reprise de l'image kantienne, suggérée dans la *Logique transcendantale* et explicitée dans la *Logique*, n'est pas occasionnelle : et surtout, sa reprise *dans ce passage* n'est pas occasionnelle, mais elle se trouve en correspondance avec la théorie de la grammaire pure.

Kant utilise précisément l'expression *Anatomie unserer Erkenntnisvermögen* dans les *Loose Blätter des Fortschritte der Metaphysik*³, que Husserl ne pouvait pas connaître. Mais le concept est clairement présent, et pour ainsi dire inscrit dans le même lien avec la logique pure, dans les premières pages de l'*Introduction à la logique transcendantale* (que Husserl connaissait très bien et, comme on l'a vu, qu'il avait commentée un peu plus tôt). À preuve : la relation existant entre les pages kantienne et l'*Introduction à la Logik* d'une part et l'*Allgemeine Erkenntnistheorie* de 1902-1903⁴ d'autre part. Mais le lien devient encore plus étroit si on prend en considération le premier paragraphe de la *Logique* de Jäsche, que Husserl cite dans l'*Allgemeine Erkenntnistheorie* de 1902-1903⁵. Kant y dit ceci :

Toutes les règles selon lesquelles l'entendement procède sont ou bien nécessaires ou bien contingentes. Les premières sont celles sans lesquelles tout usage de l'entendement serait impossible. [...]. Si nous mettons de côté toute connaissance que nous devons emprunter aux seuls objets et si nous réfléchis-

¹ *Ibid.*, p. 80.

² *Ibid.*, p. 81.

³ I. Kant, *Gesammelte Schriften*, Bd. XX, p. 345.

⁴ Voir I. Kant, *Critique de la raison pure*, B 77 - A 52/3 et B 78 - A 53/4 ; tr. fr., p. 145-146, Paris, Flammarion, 2001.

⁵ Cf. aussi la note que Husserl ajoute, dans la deuxième édition, sur la grammaire pure : *Recherches logiques*, t. 2, *op. cit.*, p. [340] ; tr. fr., p. 146.

sons seulement à l'usage de l'entendement en général, nous découvrons ces règles qui sont absolument nécessaires à tous égards et sans considération des objets particuliers de pensée. [...] Par conséquent la science qui contient ces règles universelles et nécessaires est simplement une science de la forme de notre connaissance intellectuelle ou de la pensée. Et nous pouvons donc nous faire une idée de la possibilité d'une telle science, exactement comme d'une grammaire générale qui ne contient rien de plus que la simple forme de la langue en général, sans les mots qui appartiennent à la matière de la langue¹.

Si la langue est par conséquent, tant pour Kant que pour Husserl, l'arrière-plan à partir duquel se développe la conscience d'une grammaire pure et indépendante, la connexion entre la position kantienne et la position husserlienne ne pourrait être plus claire. Si, pour Husserl, cette doctrine des formes pures logiques représente une sorte d'« anatomie de l'entendement », il faut d'abord expliquer la nature « grammaticale » de cette doctrine et, surtout, la distinguer de la simple grammaire de telle ou telle autre langue historique². D'un côté, alors, la langue représente la « première instruction pour la distinction des diverses classes et formes de signification », elle représente le *πρότερον πρὸς ἡμᾶς* de la conscience d'une grammaire pure indépendante des configurations historiques des langues. De l'autre côté, toutefois, la complexion des formes pures et des formes grammaticales « typiques » de chaque langage (historiquement développé) montre que la simple « grammaire du langage » est inutilisable pour l'institution d'une doctrine formelle des propositions, laquelle en représente le *πρότερον τῆ φύσει*. Du fait de cette relation, donc, « la logique ne peut pas apprendre de la grammaire mais plutôt, au contraire, la grammaire peut reposer sur la logique, à savoir peut reposer sur le domaine logique de base, la doctrine des formes »³.

Car, même si « le pire ordre est mieux qu'aucun ordre », une grammaire qui ne soit pas purement formelle ne peut apporter aucune garantie de complétude pour soutenir une théorie de la connaissance

¹ I. Kant, *Logik*, Ak. IX, p. 12-13.

² Cf. E. Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie*, Hua XXIV, § 18, 2b, p. 71-72 ; tr. fr., *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance*, Paris, Vrin, 1998, p. 119 : « Cette morphologie, nous l'appellerons aussi grammaire pure, ou nous la compterons pour la grammaire pure, parce qu'elle établit quelque chose de commun *a priori*, donc nécessairement, à toutes les langues, face à la multiplicité des distinctions empiriques des différentes langues, des distinctions quant au vocabulaire actuel, mais aussi quant aux formes et aux règles grammaticales ».

³ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 81.

quelconque. Sur ce point, encore, il convient de considérer les profondes analogies entre cette présentation husserlienne et le concept kantien de la relation entre grammaire et logique. Cette relation est double : une relation de dépendance simplement génétique de la logique par rapport à la grammaire et une relation de dépendance structurelle de la grammaire par rapport à la logique. Pour preuve on peut citer une *Réflexion*¹, datée par Adickes autour de l'année 1780, suggérée à Kant par Hamann dans un lettre du 27 juillet 1759 :

Vous avez beaucoup pensé jusqu'ici mais, selon toute apparence, vous n'avez pas réfléchi sur votre pensée. De même vous avez parlé pendant des années, mais vous n'avez pas réfléchi sur le langage (Parler, penser tout haut). [...] Néanmoins, avec l'apprentissage d'une langue morte, vous avez découvert qu'elle est liée à certaines règles constantes sans lesquelles elle ne pourrait pas être « langage », à savoir communication des propres pensées. (Donc vous avez suivi les règles d'une langue sans pouvoir nommer ces mêmes règles (Molière — Bourgeois gentilhomme — parler en prose — donc parler selon la grammaire).) Mais le langage est communication de pensées. Donc la pensée en tous les hommes sera liée à certaines règles (qu'on ne sait néanmoins nommer, quoiqu'il les eût suivies longtemps).

Pour Kant ainsi que pour Husserl « les grammairiens étaient *les premiers logiciens* »², mais non *les vrais* logiciens. Comme Husserl, Kant avait posé la même analogie : « La grammaire est la science des règles d'une langue historique, tout comme la logique est la science des règles de la pensée. » Mais, après avoir mis en évidence le caractère identiquement formel des deux, l'analogie — identité partielle, imparfaite — s'arrête, car entre les deux disciplines il y a de même une différence fondamentale : « La

¹ Nous indiquons ici la partie citée de la longue *Reflexion*. Voir I. Kant, *Ref.* 1620, Ak. XVI, p. 39 : « Sie haben bisher vieles Gedacht, aber vermuthlich über ihr Denken nicht nachgedacht. Eben so haben sie manche Jahre gesprochen, aber über die Sprache nicht nachgedacht. ([§] Sprechen. Laut denken.) [...] Dennoch haben sie bey Erlernung einer todten Sprache gefunden—haben, daß sie ([§] an) gewissen beständigen Regeln gebunden sey, ohne die sie nicht Sprache, d.i. Mittheilung seiner Gedanken seyn könnte. ([§] Also haben sie die Regeln einer Sprache befolgt, ohne diese Regeln selbst namhaft machen zu können. ([§] Moliere — bürgerlicher Edelmann — Prosa reden — also Grammatisch reden.)) Sprache ist aber Mittheilung der Gedanken. Also wird das Denken auch bey allen Menschen an gewisse Regeln gebunden seyn [...]. »

² Cf. I. Kant, *Ref.* 1622, Ak. XVI, p. 41 : « Die Grammatiker wären die ersten Logiker ».

grammaire est toutefois seulement une discipline, la logique une doctrine »¹. Husserl, dans l'identité de la distinction normative entre la simple grammaire et la logique comme grammaire pure, introduit en même temps un écart fondamental entre sa logique et la logique classique. Par là, il montre qu'il est nécessaire de substituer, à la partition de la logique traditionnelle en concepts, jugements et inférences — sur laquelle était encore fondée la *Logik* de 1896 —, une logique phénoménologique, c'est-à-dire un concept radicalement nouveau de logique. Ce concept implique une implémentation entre la théorie de la signification et la grammaire pure comme syntaxe formelle de la signification même, donc un concept plus « frégéen » que traditionnel, mais qui s'écarte également de la logique frégéenne : « La logique dominante se passe aussi, en plus de l'idée de signification, de l'objectif évident des recherches nécessaires à cet égard, à savoir de l'idée qu'il y va d'une pure phénoménologie de la signification »². Il s'agit donc d'un concept différent, plus profond et surtout plus dynamique de la logique, de ce concept même que propose Frege et que proposera Russell.

Ce tournant est nécessaire si l'on veut dépasser l'équivoque cachée dans le terme de « représentation » et si l'on veut partager, entre les différentes significations du terme, celle qui dispose effectivement d'une fonctionnalité logique. S'il y a une acception générale de la *Vorstellung* qui comprend chaque vécu psychique, par exemple les sentiments, les volitions, etc., cette acception ne sera jamais appropriée (en tant qu'absolument douteuse) à l'institution d'une grammaire pure. Il serait alors plus approprié d'entendre par représentation « tout acte dans lequel se réalise un signifier et en tant que se réalise en lui un signifier ». C'est là l'acception phénoménologique de base du représenter comme *Etwas zum Objekt haben*, « avoir-quelque-chose à titre d'objet », en excluant les volitions, les désirs, et en considérant la représentation comme un *actus mentis quo tendit in objectum*³. Toutefois, pour qu'un tel acte soit pensé phénoménologiquement d'une façon radicale, il faut tout d'abord s'appuyer sur la relation complexe entre signification et grammaire pure. Ensuite, il faut comprendre la représentation exclusivement par rapport à la sphère de la signification, comme « signification en général ». C'est donc en gardant la relation entre côté subjectif (l'acte) et côté objectif (la relation entre signification et objet) que l'on peut penser le jugement comme *sinngebender Akt*, comme « acte donateur de

¹ I. Kant, *Logik* Busolt, Ak. XXIV, 2, p. 609.

² E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 82.

³ Cf. R. Goclenius, *Lexicon philosophicum quo tamquam clave philosophiae fores aperiantur*, Hildesheim-New York, Olms, 1980 (reprint du texte de 1613), p. 253.

sens »¹. Ce caractère d'ἄψις, ce caractère aptico-préhensionnel qui caractérise l'acte comme acte donateur de sens, est l'essence logique de tout jugement et offre donc la possibilité de parler de la proposition d'une façon nouvelle, opposée à la « logique dominante » : « Le sens identique de l'affirmation, de l'énoncé, l'identique qui y réalise le contenu de la conviction, du jugement, est la proposition au sens logique »².

À ce stade, Husserl peut développer la substitution de sa logique phénoménologique à la logique traditionnelle en s'appuyant sur la première définition du λόγος comme λέγειν τι κατὰ τινοσ³, en l'interprétant sur l'arrière-plan de sa théorie de la signification. Car si, en effet, « toute énonciation dit quelque chose sur un objet quelconque », cet *etwas*, ce « quelque chose » est le τι dit κατὰ τινοσ, sur un objet quelconque — là où, encore, l'objet quelconque n'est pas entendu au sens ontologique mais phénoménologique (ou méta-ontologique) de l'*etwas zum Objekt haben* (ou du simple *Bestehen* meinongien). Donc la nature essentielle du *Satz* n'est plus, comme dans l'idéalisme allemand, une *Ur-teilung*⁴ ontologique, mais un complexe sémantique dans lequel on trouve des *Teilbedeutungen*, des « significations-parties ». Dans ce complexe, on peut trouver une signification-partie sur laquelle la proposition dit quelque chose.

Cette évolution imperceptible — qui consiste essentiellement à substituer au τι la notion de *Teilbedeutung*, de signification-partie, selon ce qui avait été défini dans la III^e *Recherche logique* — ce passage presque imperceptible de glissement et d'assomption du τι à la (théorie de la) signification représente toutefois, comme désontologisation intégrale, un passage central. On aboutit ainsi à la théorie de la modification et de la « nominalisation logique », conditions essentielles pour fonder une logique formelle des ordres (ou « types », comme dira Russell) stratifiés, ordres du deuxième, troisième ordre⁵, etc. Comme Husserl le précise : « La façon selon

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 84.

² *Ibid.*

³ Cf. Aristote, *De interpretatione*, 17 a 20 sq., Oxford University Press, 1992 ; tr. fr., Paris, Vrin, 1989, p. 85.

⁴ Cf. la lecture fichtéenne — donnée par Hölderlin — du jugement comme partition originaire ; voir F. Hölderlin, *Urteil und Seyn*, in *Werke in einem Band*, München/Berlin, Carl Hanser Verlag, 1990, p. 598 ; tr. fr., *Jugement et être*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 282-283.

⁵ Cf. l'explicitation qui sera donnée par Husserl lui-même dans l'*Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance*, tr. fr., p. 23 : « Si je porte un jugement, sur le mode pluriel, sur les objets A, B..., je ne porte pas de jugement sur la totalité de l'ensemble que l'on peut former à partir d'eux. Cela, je le fais, par exemple,

laquelle cette signification-partie est insérée dans le complexe propositionnel et s'unit avec les significations qui la complètent est telle que l'objet, dans la visée propositionnelle, y est justement comme tel ce "sur" quoi — comme nous aimons dire — on dit [quelque chose] »¹.

On peut ainsi établir une correspondance entre la structure linguistique grammaticale et la structure logico-significative de la grammaire formelle, en reconnaissant, par exemple, pour l'énoncé « le Kaiser assista aujourd'hui à l'enterrement de Krupp », une correspondance entre une expression-partie [*Ausdrucksteil*] propre (qui exprime l'objet) et une signification-partie [*Bedeutungsteil*] présente dans le sens de la proposition « qui vise cet objet » [*welche Gegenstand meint*]. Cette « signification-partie », qui vise l'objet, représente le cœur de la théorie de la grammaire pure. Elle est le noyau de la substitution et de la désontologisation de la logique courante par la théorie syntaxique de la signification, à savoir la *nominale Bedeutung*, « la signification nominale » : « Nous considérons de telles significations comme des significations nominales et nous y rangeons toutes les significations qui soit [...] fonctionnent déjà comme significations-sujet complètes soit peuvent fonctionner comme telles »². Par exemple, dans la proposition formulée ci-dessus, « Krupp » et « enterrement de Krupp » peuvent fonctionner — considérés en eux-mêmes — comme des représentations nominales, mais

lorsque je dis que l'ensemble formé à partir des éléments A B C D contient plusieurs éléments. Alors, je fait de l'ensemble un sujet, un *objet-sur-quoi*. Dans le présent état de choses, ce sont les ensembles qui sont les termes de la prédication ; dans l'état de choses précédent, ce sont les objets singuliers eux-mêmes qui le sont. Donc, dans la doctrine des ensembles [*Mengenlehre*], nous portons, de façon générale, un jugement sur les ensembles qui sont d'une certaine façon des objets de degré supérieur. Nous portons immédiatement un jugement, non pas sur les éléments, mais sur les ensembles complets des éléments, et des éléments quelconques, et les ensembles complets [*Gesamtinbegriffe*], précisément les ensembles [*Mengen*], sont les *objets-sur-quoi*. À chaque pluriel correspond un ensemble, mais dans la doctrine des formes de propositions, ou celle des formes d'états de choses, l'ensemble n'intervient pas en tant qu'objet ». La correspondance entre ce que dit Husserl et le contexte historico-conceptuel de la *Mengenlehre* — et, en plus, une transposition de structures brentaniennes et twardowskiennes au domaine logico-formel — est confirmée par la simple mise en relation de ce passage avec celui sur la modification de la *Logik* et le § 23 des *Fondements de l'arithmétique* de Frege. Cf. G. Frege, *Grundgesetze der Arithmetik. Begriffsschriftlich abgeleitet von Gottlob Frege*, Jena, Pohle, 1893, Berichtungen. Unveränderter reprographischer Nachdruck : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft et Hildesheim, Olms, 1962, p. 23 sq.

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 85.

² *Ibid.*

non comme l'élément syntaxique articulé au datif « à l'enterrement de Krupp ». Ce dernier ne peut pas, à son tour, fonctionner comme sujet, donc comme signification nominale. L'aspect syntaxique de la signification ou, pour le dire mieux, l'horizon syntaxique de l'acte réalisateur de sens, s'avère par conséquent central : il représente la condition *sine qua non* pour dépasser — comme il le faut — une configuration *monologique* de la signification. D'après cette configuration naïve, l'acte réaliserait simplement la relation objective entre la signification et l'espèce idéale qui vient s'y instancier.

En revanche, une vision, une relecture, un élargissement au sens syntaxique de la théorie de la signification permet d'observer le fait que la face significative du discours est l'une des deux faces du discours entendu selon le nouveau couple signification-syntaxe. L'autre est représentée par la complexité syntaxique des complexions de significations dans un sens intégral que l'on peut définir comme « horizon de la signification » (au-delà de tout mythe de la signification et, précisément, par opposition au mythe de la signification). Dans chaque proposition, alors, il y a quelque chose qui est dit sur un ou plusieurs objets : ces objets qui sont pensés par certaines significations et sont caractérisés, par ces mêmes significations, comme ces objets sur lesquels on affirme ou on nie¹. Le renversement est clair ; la substitution, nette : la signification, dans (et par le biais de) son articulation syntaxique au niveau de la proposition et du discours en général, caractérise l'objet, et non inversement.

Cela n'évite pas toutefois d'autres questions. Si, en effet, d'une certaine façon, soit le « Kaiser » soit « l'enterrement de Krupp » soit enfin « Krupp » peuvent se caractériser comme ce dont le discours pose ou dit quelque chose, on voit par contre que les significations par lesquelles ces objets se caractérisent dénotent des formes différentes. D'un côté, « le Kaiser » fonctionne comme « signification-sujet » de la proposition et représente une fonction de signification caractéristique, et, donc, celle-ci est indépendante de la simple signification, de son rapport monologique à l'espèce. La fonction syntaxique confère un « plus ». Si la fonction caractéristique de (et caractérisant la) signification ne peut pas être identique ou intrinsèque à la caractérisation significative comme idéale-spécifique, elle doit forcément venir d'ailleurs. Il en va de même pour une fonction caractérisant une signification qui ne soit pas « signification-sujet ». Dans l'exemple pris en considération, donc : « L'expression au datif “à l'enterrement de Krupp” et le génitif “de Krupp” fonctionnent d'une tout autre façon : ils ne sont pas le sujet de la proposition et, dans cette forme, ne peuvent jamais être

¹ *Ibid.*

élevés au rang de sujet »¹. On se pose alors la question de savoir ce que signifie l'expression « dans cette forme » ? Dans un changement de forme, ces éléments peuvent-ils être élevés au rang de sujet ? Quels sont alors le rôle et la nature de ce changement ? On peut dire d'abord que le rôle de ce changement de forme est central. Encadré dans la substitution de la logique traditionnelle par une logique pensée sur la base de la théorie de la signification, dans la pleine désontologisation de la logique, ce changement aura un rôle central, à savoir le rôle consacré à la théorie de la modification. Cependant, Husserl poursuit : « Par une modification tout d'abord non remarquable, ils peuvent aussi devenir sujets de propositions. Je peux bien sur dire quelque chose sur "l'enterrement de Krupp", du type : "l'enterrement de Krupp a eu lieu en présence du Kaiser" et maintenant, par contre, le sujet antérieur arrive à une autre position et assume une autre fonction, qui n'est plus celle de sujet »².

Tout d'abord, bien qu'il y ait un changement de forme, « quelque chose d'essentiel demeure identique, tel que nous pouvons parler de la même signification entière, à savoir ce que l'on appelle la signification propositionnelle, la signification de la proposition, mais seulement dans une autre fonction ». Entre cette affirmation et la distinction — au sein de la *Bedeutungslehre* — entre *Sachverhalt* et *Sachlage*, subsiste tout simplement une différence de clarté et non une différence conceptuelle déterminante. Il apparaît en effet que le rapport entre l'exemple cité ci-dessus et l'exemple de $A < B$ et $B < A$, tiré de la *Bedeutungslehre*, est un rapport de dépendance directe. Mais laissons de côté, pour l'instant, la substance phénoménologique de cette modification — que l'on nommera « syntaxique », afin de la distinguer de la modification « méta-syntaxique » — pour développer une autre considération. On peut définir une modification « syntaxique » lorsqu'elle advient à l'intérieur du domaine, du niveau syntaxique de la signification : par exemple la modification de l'expression « le Kaiser assista aujourd'hui à l'enterrement de Krupp » dans l'expression « l'enterrement de Krupp a eu lieu en présence du Kaiser » ou, tout simplement, la modification de « mon père a appelé ma mère » en « ma mère a été appelée par mon père » — soit par une simple inversion du prédicat à deux arguments³. On peut

¹ *Ibid.*, p. 86.

² *Ibid.*

³ E. Husserl, *Vorlesungen über Bedeutungslehre. Sommersemester 1908*, Hua XXVI, p. 98 ; tr. fr., *Leçons sur la théorie de la signification*, Paris, Vrin, 1995, p. 126-127, <La relation entre le propositionnel et l'état de choses, ou plutôt la situation de chose> : « Deux *nominalia* se réfèrent au même objet s'ils sont des termes dans une

définir au contraire comme une modification « méta-syntaxique » (ou « trans-syntaxique ») cette modification qui élève une signification (simple ou complexe, peu importe) à un autre niveau syntaxique : par exemple une signification propositionnelle comme « la table est verte » à la proposition

vérité identique dans une identité propositionnelle. » Nous pouvons exprimer cela dans les termes suivants : « Les *nominalia* sont différents mais ils sont équivalents » ; nous pourrions aussi ajouter « donc aussi deux *propositionalia* peuvent être équivalents. » Ils sont donc dans la situation selon laquelle ils sont eux-mêmes différents, mais tendent dans la même relation vers un même objectuel, vers un même état de choses. De même, tout comme il faut distinguer l'objet-sur-quoi des termes nominaux, il convient alors aussi de distinguer l'état de choses (la situation objective identique) des termes propositionnels. Si nous voyons de plus près ce qui se produit ici, il est hors de doute qu'en ce qui concerne les termes propositionnels, on doit distinguer des objectualités différentes sous les titres « état de choses » et « situation ». Mais il n'est pas aussi indubitable que ces objectualités puissent effectivement jouer un rôle analogue, comme les objets-sur-quoi par rapport aux termes nominaux. Quels sont les cas que l'on peut considérer ?

1) Tout d'abord ceux dans lesquels plusieurs propositionnels ne se distinguent que par échange de nominaux de même valeur, comme quand on dit : « L'empereur vient à Göttingen » et « Guillaume II vient à Göttingen », et encore par exemple : « Il vient dans notre ville des Muses sur la Leina. » Du même sujet le même prédicat est énoncé, à savoir quant à la chose (*sachlich*). C'est ce qui est pensé qui est différent : non seulement le mode de représentation subjectif, mais aussi la définition au sens idéal dans lequel le même objet est pensé au moyen de déterminations différentes. Et plus encore, c'est manifestement aussi, avec les déterminations pensées, le catégorial qui est différent. Mais, d'autre part, c'est du même sujet que le même prédicat est énoncé ; donc l'« état de choses » est le même, et c'est à lui que sont reliées les vérités différentes.

2) D'autres cas sont justifiés par l'équivalence apriorique $a > b = b < a$. Ici nous avons affirmé des deux côtés l'identité « égal », mais les sujets et les prédicats sont des deux côtés différents (on aboutirait au même résultat si l'on voulait substituer à $a > b$ un autre terme propositionnel dans lequel nous substituerions à la grandeur a , sans aucun changement, une grandeur identique mais autrement déterminée). La relation est ici plutôt la relation inverse, ou en tout cas une relation par laquelle on peut entrelacer la substitution des *nominalia* a et b par des *nominalia* équivalents. On pourrait ensuite dire que les états de choses sont des deux côtés proprement différents et pourtant, au fond, la situation est la même. On devrait donc, avant, poser une distinction entre état de choses et situation. La situation appartenant à un propositionnel reste identique si, par la conservation des termes, par l'identité de la « matière » (pour ainsi dire) du terme propositionnel, seule la forme est modifiée, ou si, à la place d'une relation se fondant dans les *termini* est prise une relation *a priori* équivalente inversée, etc.

« La proposition [la table est verte] est structurée selon la forme *S est p* ». La modification méta-syntaxique s'avère donc être cette modification qui fait de la première signification la « signification-sujet » d'une autre proposition, d'un autre acte de signification.

Fait surprenant, dans la IV^e *Recherche logique*, il n'y a aucune analyse de ce type de modification — preuve de l'importance que la syntaxe va revêtir dans la *Logik* de 1902-1903, mais aussi du fait essentiel que la syntaxe se révèle une réalité essentielle seulement quand on réfléchit, approfondit et développe le concept et l'idée d'une grammaire pure logique. Ce fait révèle l'essence du discours. Cette articulation syntaxique variable des significations se déroule selon des règles de structuration et de complexion possible de niveaux (d'attention syntaxique). Ces règles ont pour noyau fonctionnel la « signification-sujet », la *Subjektbedeutung* :

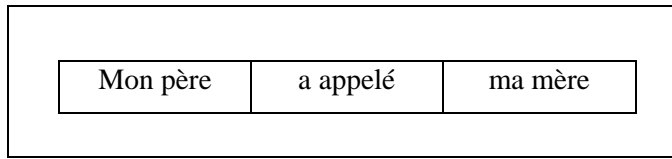
La chose même, dans la mesure où elle réside dans l'essence du signifier, nous est claire ; nous remarquons que la « fonction-sujet » est quelque chose qui exige des significations d'un certain genre, mais qu'il y a aussi d'autres fonctions qui exigent des significations de ce même genre. Nous remarquons que ces significations sont fusionnées chaque fois à la fonction de la forme relative. La séparation entre la signification et sa forme trouve sa possibilité par le fait que le changement de fonction — par lequel, par exemple, la fonction-sujet est abandonnée et échangée pour la fonction-objet — laisse inchangé le noyau principal de la signification¹.

Husserl exprime ici une idée fondamentale à laquelle il convient d'être particulièrement attentif. Tout est centré sur le rôle joué par la signification assumée par la fonction-sujet. Mais le fait de reconnaître que l'inversion des relations entre fonction et signification ne change pas le noyau principal de la signification propositionnelle — le prototype, comme nous avons vu, de la *Sachlage* de la *Bedeutungslehre* — exige la possibilité de la nominalisation de la proposition même, c'est-à-dire une analyse méta-syntaxique de sa structure logique. Pour pouvoir dire que le noyau principal de la signification propositionnelle ne change pas, il faut donc disposer d'un niveau ultérieur :

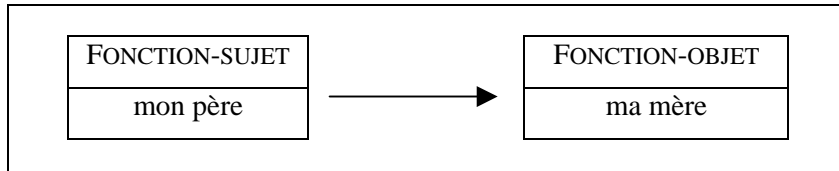
1) NIVEAU SYNTAXIQUE 1 : « Mon père a appelé ma mère »

2) NIVEAU SYNTAXIQUE 2 : ASSOMPTION DE LA SIGNIFICATION PROPOSITIONNELLE AU NIVEAU SYNTAXIQUE 2

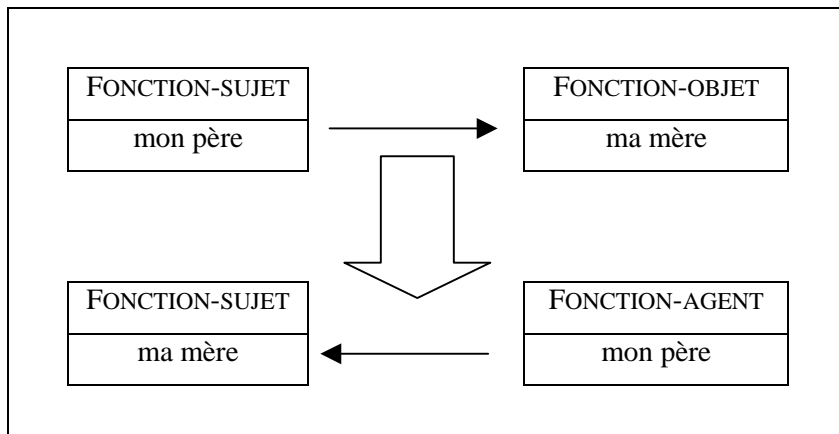
¹ *Ibid.*, p. 86.



3) NIVEAU SYNTAXIQUE 2 : NOMINALISATION DES SIGNIFICATIONS-PARTIES



4) NIVEAU SYNTAXIQUE 2 : RECONNAISSANCE DE L'ÉQUIVALENCE



Tout cela est simplement démontré lors du simple exercice réalisé, à l'école primaire, par l'élève qui fait son devoir d'analyse logico-grammaticale des phrases, mais aussi et surtout, bien avant, par l'expérience élémentaire, simplement discursive, de notre compréhension de l'équivalence sémantique de deux phrases quelconques. Donc, lorsque Husserl parle de la simple nominalisation, il le fait en vertu de la conscience phénoménologique de la possibilité d'établir plusieurs niveaux méta-syntaxiques. Husserl définit aussi la signification nominale ou, mieux, la classe des significations nominales, « significations des noms ». Cependant, la distance entre la forme grammaticale *tout court* et ce qui va devenir, par la forme de la modification

méta-syntaxique, la grammaire pure, est telle qu'il ne faut pas entendre ici le terme « nom » au sens habituel du terme. Il faut en revanche considérer la signification ou la représentation nominale comme l'entité qu'on a reconnu en tant que « pivot » de la signification propositionnelle : la représentation nominale s'avère être ce qui fonctionne syntaxiquement comme « signification-sujet », même si elle est un syntagme. Cet écart syntaxique entre la simple grammaire et le statut grammatical pur de la syntaxe nous permet de reconnaître, à ce niveau, des formes complexes de « signification-sujet » auxquelles, par exemple, est attachée une proposition subordonnée, etc. Prenons la proposition « César, après avoir franchi le Rubicon, arriva à Rome avec ses légions » : au niveau simplement grammatical, le simple élément « César » est reconnaissable comme sujet. Au niveau syntaxique de la grammaire pure, par contre, c'est l'entière « signification-sujet » « César, après avoir franchi le Rubicon » qui peut être reconnue comme « nom ».

En admettant que la « signification-sujet » puisse être une signification complexe, la nominalisation et le concept grammatical pur de « nom » réalisent l'écart et le passage entre la simple modification syntaxique et la dimension de modification méta-syntaxique. Le sens de la modification méta-syntaxique est parfaitement expliqué par Husserl au moyen d'une distinction qui se rattache au § 11 de la IV^e *Recherche*. Husserl dit, dans la *Logik* de 1902-1903 :

Il nous faut distinguer entièrement entre proposition et représentation de la proposition, de la même manière que subsiste une différence essentielle entre le jugement et sa représentation. Représenter un jugement n'est pas la même chose que juger. Quand nous critiquons ou rejetons le jugement d'un autre, nous nous le représentons et, donc, nous ne jugeons pas. De la même manière, donc, $2 \times 2 = 5$ est une proposition si nous entendons l'expression comme identique à tout jugement ayant ce contenu. Au contraire, si nous prenons l'expression « la proposition $2 \times 2 = 5$ », elle n'est nullement une proposition, mais un nom¹.

L'adoption *ad hoc* d'un jugement faux montre qu'il ne concerne pas, du point de vue syntaxique ou méta-syntaxique, la valeur de vérité de la proposition. De ce point de vue, il importe seulement que « les significations soient soumises à des lois *a priori* qui régissent leur combinaison en de nouvelles significations »². L'adoption, comme exemple, d'une proposition fautive, nous indique la nécessité de faire abstraction, dans la délimitation des

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 89.

² E. Husserl, *Recherches logiques*, t. 2, IV^e *Recherche*, p. [317] ; tr. fr., p. 110-1.

lois syntaxiques (donc d'une ontologie formelle), des lois et des « connexions matérielles, limitées à un domaine dont l'unité est définie par son objet » (et, donc, de toute ontologie matérielle ou régionale). Il faut donc s'en tenir à « la tâche importante, également fondamentale pour la logique et pour la grammaire, de mettre en évidence cette organisation *a priori*, qui s'étend à tout le domaine des significations, et d'explorer dans une "morphologie des significations" le système apriorique des structures formelles, c'est-à-dire de celles qui laissent de côté toutes les particularités concrètes des significations »¹. Au niveau syntaxique de la morphologie, ce sur quoi il faut se concentrer sont uniquement la nominalisation et la « modification de signification », par laquelle une signification propositionnelle ou l'une de ses parties peuvent être considérées méta-syntaxiquement comme un « nom ».

Indépendamment de la vérité ou de la fausseté du jugement $2 \times 2 = 5$, du syncatégorème « et » ou de la signification « table », lorsque nous disons que « " $2 \times 2 = 5$ " est une multiplication » ou que « "et" est une conjonction », « ce n'est pas le moment significatif correspondant normalement au mot "et" [ou bien à " $2 \times 2 = 5$ "] que nous avons mis à la place du sujet, mais ce qui se trouve à la place du sujet, c'est la signification indépendante portant sur le mot "et" [ou bien sur la multiplication " $2 \times 2 = 5$ "] ». Par la modification méta-syntaxique, donc par la nominalisation d'une représentation significative à un niveau NS_x et par son assomption à un niveau NS_{x+1} , nous obtenons ce que Husserl appelle un « ἀνάλογον de la *suppositio [materialis]*, là où l'expression véhicule, non sa signification normale, mais une représentation de cette signification (c'est-à-dire d'une signification dirigée sur cette signification) »². Mais pourquoi y a-t-il, avec la modification, un « ἀνάλογον de la *suppositio materialis* » et non la *suppositio materialis* même ? Pour simplifier, la *suppositio materialis* désigne la capacité qu'a une représentation quelconque de se représenter elle-même en représentant son objet. Il est clair, alors, qu'une théorie phénoménologique de la logique focalisée sur une théorie syntaxique de la signification, donc fondée — crypto-transcendantale — sur la notion d'acte, ne peut pas accepter la *suppositio materialis* en soi. La différence entre la *suppositio materialis* et son ἀνάλογον est essentielle pour comprendre le procès de transcendantalisation de la théorie de la signification. Si donc la théorie de la *suppositio materialis* prétend qu'une représentation quelconque a aussi, au-delà de sa fonction transitive (représenter quelque chose), une fonction auto-représentative ou imprédicative, et si le fait de parler d'un ἀνάλογον de la *suppositio*

¹ *Ibid.*, p. [321] ; tr. fr., p. 115.

² *Ibid.*, p. [322] ; tr. fr., p. 117.

materialis revient à affirmer (a) que la représentation (simple ou complexe) représente son objet comme vécu intentionnel, (b) que le viser est exclusivement transitif, et (c) que, pour que la représentation elle-même devienne objet, il faut un acte et, donc, une autre représentation, alors il s'ensuit forcément 1) qu'aucune représentation n'est imprédicative et 2) qu'aucune représentation ne peut parler d'elle-même et de son objet en même temps¹. Au § 11 de la IV^e *Recherche* intervient la distinction essentielle entre la « prédication modificatrice » et la « prédication déterminatrice » et, par conséquent, entre *prédicats modificateurs* et *prédicats déterminateurs* :

Dans l'expression « homme », « table », « cheval », [...] ce sont des représentations de ces concepts, et non les concepts eux-mêmes, qui figurent comme représentation du sujet. Dans ce cas [...], le changement de signification est, en règle générale, indiqué par exemple, tout au moins dans l'expression écrite, par des guillemets ou par d'autres *moyens d'expression extra-grammaticaux* [...]. Toutes les expressions pourvues de prédicats « modificateurs » et non « déterminateurs » prennent une fonction anormale, ainsi que nous venons de le désigner, ou d'une manière semblable : le sens normal de la locution tout entière est à remplacer, d'une manière plus ou moins compliquée, par un autre sens qui — de telle façon qu'il puisse par ailleurs être construit — contient bien plutôt, à la place du sujet apparent selon l'interprétation normale, une représentation qui s'y rapporte de telle ou telle manière, et qui est tantôt une représentation au sens logico-idéal, tantôt une représentation au sens empirico-psychologique ou aussi purement phénoménologique².

Cependant, ces prédicats modificateurs sont applicables non seulement à la signification simple comme, par exemple « la table est verte », mais aussi à tout niveau méta-syntaxique. Si, en effet, la modification comme nominalisation ne fait rien d'autre que transposer une signification propositionnelle en une signification nominale, il faut admettre au moins la présence d'une signification propositionnelle dans laquelle cette « nouvelle » signification

¹ On verra par la suite comment cette conception logique est très proche, au moins *ex principio*, de la théorie stratifiée des types exposée dans les *Principia Mathematica* de Russell, dont le système, cependant, admet des *unentschiedbare Sätze*, des propositions indécidables, des propositions imprédicatives. Voir à cet égard l'étude classique de K. Gödel, « Über formal unentschiedbare Sätze der *Principia mathematica* und verwandter Systeme », in *Monathefte für Mathematik und Physik* 38 (1931), p. 173-198 ; rééd. in *Id.*, *Collected Works*, t. I : *Publications 1929-1936*, Oxford, Oxford University Press, 1981.

² E. Husserl, *Recherches logiques*, t. 2, IV^e *Recherche*, p. [323] ; tr. fr., p. 117.

nominale puisse fonctionner comme « signification-sujet », et ainsi de suite jusqu'à l'infini. Si, donc, « les prédicats *est*, *n'est pas*, *est vrai* ou *est faux* etc., sont des prédicats modificateurs », s'« ils n'expriment pas des propriétés des sujets apparents, mais celles de significations correspondantes du sujet »¹, on peut par conséquent tracer une échelle des niveaux méta-syntaxiques obtenus par l'opération de modification et de nominalisation réitérée, à chaque fois, sur le niveau obtenu précédemment. En ayant :

« La table est verte »

au niveau syntaxique 1 (NS₁), on peut — et il faut — se déplacer au niveau méta-syntaxique 2 pour pouvoir affirmer :

(NS₂) →

{	Le jugement	{	« la table est verte »
}	est un jugement modelé selon la structure logique	}	<i>S est p.</i>

À son tour, cette proposition peut être neutralisée, nominalisée, modifiée par l'assomption à un autre niveau méta-syntaxique (NS₃) :

(NS₃) →

{	La proposition selon laquelle	{	le jugement	{	« la table est verte »
}	est vraie	}	est un jugement modelé selon la structure	}	<i>S est P</i>

et ainsi de suite². Cette assomption d'une multiplicité infinie (*ex principio*) de niveaux méta-syntaxiques s'avère parfaitement cohérente avec le procès

¹ *Ibid.*, tr. fr., p. 118.

² Mais celle-ci est seulement l'une des multiples notations possibles pour la théorie élémentaire de la dérivation dans la logique formelle.

logico-syntaxique même de la modification en tant que nominalisation. On pourrait ajouter qu'elle en représente une conséquence nécessaire.

Tout cela fait apparaître l'essentiel de la théorie syntaxique de la signification, à savoir qu'« il s'agit ici de modifications de significations ou [...] de changements du signifier qui s'enracinent dans la nature idéale du domaine de la signification lui-même »¹. La possibilité même de la modification, analogue « au terme arithmétique de "transformation" des formules arithmétiques », démontre alors deux choses. Elle démontre, à la lumière de la structure théorique des *Recherches logiques*, « qu'il y a dans le domaine de la signification des lois *a priori* selon lesquelles des significations, tout en conservant un noyau essentiel, doivent se transformer de diverses manières en de nouvelles significations »². Toutefois, la possibilité même de la modification comme *nominalisation*, à la lumière de ce que l'on a vu dans la *Logik* de 1902-1903, démontre aussi que la syntaxe — qui régit les lois de complexion des significations, dans laquelle s'enracine la *modification* — est quelque chose d'absolument dynamique. Elle ne destitue pas la signification, mais la fonde certainement comme acte contextuel, comme contexte projeté par un acte, un acte qui se développe — et ne peut que se développer — par la description d'un contexte, d'un niveau méta-syntaxique.

Telle est donc la relation entre la désontologisation de la logique — obtenue par le concept et la fonction de nominalisation — et son orientation transcendantale. Si la syntaxe, qui dépasse et intègre la nature idéale de la signification, est impensable indépendamment de la notion d'acte ; si la syntaxe n'existe que par l'acte donateur de sens enraciné dans son horizon syntaxique, alors la désontologisation husserlienne de la logique ne peut être pensée que comme sa transcendantalisation. Nous verrons ensuite quelles sont les conséquences fondamentales de ce processus quand nous considérerons l'orientation donnée par la théorie syntaxique de la signification à la structure générale de la phénoménologie des *Idées I*. Pour le moment, il convient cependant de répondre à une objection possible : si la notion d'acte était déjà opératoire dans les *Recherches logiques*, il n'y aurait ici aucun déplacement en direction du « transcendantal ». En effet si la notion d'acte était opératoire et — peut-on ajouter — centrale dans la V^e *Recherche*, elle ne l'était pas au niveau de la théorie de la signification de la I^{re} et de la IV^e *Recherche*. Si, dans la I^{re} *Recherche* (et dans son explication par la *Grammatisch-logische Einleitung*), l'acte est rangé en dehors de la liaison phénoménologique essentielle entre *Bedeutung* et *Gegenständliches*, et donc

¹ *Ibid.*, p. [324] ; tr. fr., p. 118.

² *Ibid.*

ne semble pas être caractérisant pour la théorie stricte de la signification qui s’y trouve définie comme instanciation de l’espèce, l’acte paraît être également non caractérisant (et donc non opératoire) dans la IV^e Recherche. Pourtant, le procès d’implémentation entre théorie syntaxique de la signification et acte — qui seul peut donner réalité et effectivité sémantique à la signification et à l’institution de niveaux méta-syntaxiques potentiellement infinis — devient tout à fait remarquable. Donc, s’il n’y a pas de passage méta-syntaxique sans acte, si la modification est « acte », on a dépassé la *suppositio materialis* et l’aporie de sa nature imprédicative. Ainsi, « toute signification peut devenir objet d’une autre signification qui est orientée sur elle »¹, mais seulement par une action transitive. Par conséquent, il faut précisément interpréter cette possibilité au sens de la possibilité d’un acte de transposition méta-syntaxique et, donc, au moyen du concept fonctionnel-dynamique de syntaxe, intégrant et/ou dépassant le concept d’une théorie *monologique* d’instanciation de l’espèce.

Cependant, avant d’approcher effectivement, frontalement, la théorie des modifications, Husserl introduit, dans la *Logik* de 1902-1903, une autre distinction importante fondée sur la différence entre *Satz*, proposition, et *Vorstellung des Satzes*, représentation de la proposition comme *analogon* de la *suppositio materialis*. En effet, il faut noter que, au niveau de la nominalisation (NS_{x+1}), on ne trouve pas le jugement lui-même, mais bien sa modification, l’effet de l’action transitive de nominalisation : « Nous pouvons toujours bien configurer des propositions grammaticales dans lesquelles toute proposition quelle qu’elle soit se trouve en position de sujet, mais [...] jamais la proposition elle-même ne pourra être “sujet” »². La modification ou nominalisation de la proposition peut donc atteindre deux typologies de représentations nominales : la représentation de la proposition même [*Vorstellung des Satzes*] et la représentation de l’état de choses représenté [*Vorstellung des Sachverhalts*]. Cette distinction est essentielle pour viser la nature intrinsèque de la modification. Si je dis que « la proposition “ton amie t’a appelé” est soutenue par un prédicat bi-argumental », on a clairement une représentation de la proposition ; si par contre j’affirme que « le fait que “ton amie t’ait appelé” est la preuve qu’elle t’a pardonné », j’ai une représentation nominalisante du *Sachverhalt* de la proposition originale nominalisée (et non de la proposition elle-même). Tout cela, comme on peut l’imaginer, s’avère essentiel pour l’institution d’une théorie logique qui peut et doit s’appuyer sur la représentation de la proposition et qui doit formellement

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 88.

² *Ibid.*, p. 89.

s'abstraire de tout état de choses. Cette divergence entre la classe « représentation nominale de la proposition » et celle « représentation nominale de l'état de choses » ouvre la voie à une théorie logique à plusieurs niveaux méta-syntaxiques, comme Husserl le montrera exactement par la suite : « Il y a une différence caractéristique entre les simples significations et les significations de plus haut niveau, à savoir les significations qui se dirigent sur des significations ; tout cela signifie que ces significations représentent objectuellement de telle ou de telle autre façon. Cela signifie, en même temps, qu'elles nomment directement ou bien se dirigent sur des significations de significations, etc. »¹. C'est uniquement par cette distinction entre un niveau syntaxique (NS₁) et une infinité d'autres niveaux méta-syntaxiques possibles que l'on s'achemine vers l'horizon d'une logique nouvelle. Sans cette possibilité, il ne sera pas possible de fonder ni même, tout simplement, de traiter une logique du deuxième ordre ou une logique d'ordres supérieurs, à savoir les logiques qui ont pour argument des lettres propositionnelles ou des fonctions propositionnelles de fonctions, d'opérations, etc. Selon cette manière de voir, on peut admettre plusieurs niveaux méta-syntaxiques — en nombre potentiellement infini —, « des représentations nominales, qui, à leur tour, peuvent être des représentations nominales de représentations nominales, etc. »².

Passons à présent à la théorie des modifications qui occupe la troisième et dernière partie de la *Logik* de 1902-1903. Nous pouvons déjà montrer deux aspects de cette partie : le premier, purement formel, est qu'ici se déroule un tournant stylistique qui rend la théorie des modifications plus complexe au niveau syntaxique et lexical. Le second aspect, lié au contenu, est qu'ici Husserl ne parle pas de modifications selon les niveaux méta-syntaxiques, comme il l'a fait — en se rapportant à la grammaire pure — dans la « définition d'une doctrine des formes pures logiques ». Husserl se concentre au contraire sur la modification même, en accordant un intérêt particulier — et étrange pour une logique pure — à la représentation de l'état de choses plutôt qu'à la représentation de la proposition. Ici, par conséquent, il cherche à analyser les composantes structurelles de la modification. Et cela aura un intérêt non secondaire pour la transcendantalisation de la phénoménologie des *Recherches logiques*. La modification intéresse à présent des éléments qui ne sont pas mis en jeu par la définition des structures syntaxiques, car « toute proposition contient nécessairement au moins une

¹ *Ibid.*, p. 91.

² *Ibid.*, p. 92.

représentation nominale mais, en soi, toute proposition n'est pas une représentation nominale »¹.

Comme on vient de le dire, en vertu de l'affirmation de l'activité transitive de la modification et par opposition à la théorie de la *suppositio materialis*, si une proposition qui arrive à devenir sujet d'une autre proposition trouve sa signification modifiée, il faut alors établir un lien étroit et essentiel entre la possibilité de la modification même et la possibilité d'une pluralité de niveaux méta-syntaxiques de signification. La proposition « “ $2 \times 2 = 4$ ” est une proposition » — dans laquelle une simple signification [*schlichte Bedeutung*] est modifiée en une signification sur une signification — « juge, non pas sur les nombres, mais sur la proposition qui dit quelque chose sur les nombres »². On n'aperçoit ici, toutefois, qu'une seule des deux possibilités fonctionnelles de la modification introduites avec la distinction essentielle entre la *Vorstellung des Satzes* et la *Vorstellung der Sachverhalt*, représentation de la proposition et représentation de l'état de choses. L'autre possibilité est donc celle de la représentation de l'état de choses qui va occuper, par la modification, la place de sujet :

Si je dis : « *il est regrettable que les Boers n'aient pas obtenu leur liberté* », ce sur quoi je me prononce est l'état de choses qui arrive, lequel est exprimé dans la forme d'une proposition grammaticale, mais qui finalement est comme nominalement représentée³.

Le plus intéressant est que, comme référant de l'activité intentionnelle, l'état de choses se constitue — ou semble se constituer — seulement et exclusivement par la modification, à savoir seulement en devenant *etwas* que l'activité de la modification *hat zum Objekt*. À proprement parler, donc, il n'y a pas de *Sachverhalt* en dehors de la modification qui pose la proposition simple comme objet de représentation : « Dans chaque jugement, ce sont les objets à proprement parler qui sont représentés : ceux sur quoi on juge dans le jugement. Ainsi, le jugement contient des représentations nominales. Mais l'état de choses qui correspond au jugement entier n'est pas représenté de cette façon, mais il est seulement représenté dans un nouveau jugement qui fait de l'état de choses un “sujet” ou un “objet” »⁴. Par la représentation de la proposition, se trouvent représentés — grâce à la répétition de l'entière proposition grammaticale — soit la proposition soit l'état de choses. La

¹ *Ibid.*, trad. fr., p. 93.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

proposition représente — par sa nominalisation — « l'objet primaire et propre de la représentation ». Au contraire « d'une certaine façon, d'une façon d'un tout autre genre et improprement, je représente en même temps par là l'état de choses ». C'est ainsi que, dans une sorte de *Wiederspiegelung*, de procès de réfléchissement, « toute représentation du deuxième niveau ou d'un plus haut niveau implique aussi, de façon indirecte, les objectualités des représentations représentées »¹.

Toutefois la distinction entre la façon directe de représenter la proposition et celle, indirecte, de représenter les objectualités qui sont visées dans et par la proposition elle-même, n'est pas superflue. Elle s'avère en fait essentielle au développement de cette *Morphologie der Bedeutungen* qui, pensée dans son lien étroit aux actes, peut et doit devenir une morphologie des moments psychologiques relatifs. Elle deviendra, ensuite, la phénoménologie transcendante. Sans elle, conclut Husserl, il n'est pas question d'une compréhension de la pensée². Comme on le verra dans la mise en relation entre ces pages et celles des modifications des *Idées I*, et comme on l'a déjà vu en reconnaissant le lien entre acte et enracinement syntaxique de la signification, c'est là que Husserl, en reprenant et en fixant les structures de la I^{re} et de la IV^e *Recherche*, vise la possibilité d'une philosophie transcendante. C'est à ce moment que Husserl, comme on l'a dit pour la désontologisation de la logique, vise la nécessité de poser une distance entre sa position et les δόξαι concernant le sujet dont il traite — les introduisant par la formule classique *man pflegt*, « on a l'habitude de ».

Dans ce cas spécifique, il faut prendre de la distance par rapport à la théorie selon laquelle, tout simplement, « les jugements [...] sont les actes qui peuvent s'appeler vrais ou faux » et selon laquelle « une proposition n'est, au sens direct et propre du terme, ni vraie ni fausse ». Donc, « si j'utilise nominalement une proposition, si je dis "le fait que 'S est P'" et rien d'autre, je n'affirme rien »³. Husserl ajoute ici un éclaircissement essentiel : « Je pourrais également aller plus loin en disant aussi bien "cet état de choses ne subsiste pas" que "cet état de choses subsiste" »⁴. Mais cet « aller plus loin », qui nous indique déjà la distinction entre la position d'existence et les autres modalités de croyance et d'être, n'appartient pas au statut de la proposition nominalisée. La nominalisation n'a donc aucune conséquence ontologique : voilà la position transcendante selon laquelle *Sein ist offen-*

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 94.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 95.

⁴ *Ibid.*

*bar kein reales Prädikat*¹. Par conséquent, la proposition nominalisée, donc la représentation de la signification propositionnelle, n'a elle non plus aucun caractère de position ontologique. Si « les jugements sont des actes que l'on peut appeler, au sens direct et propre, vrais ou faux », et si « une représentation n'est directement ni vraie ni fausse », alors on assume la thèse, établie par Aristote aux premières pages du *De interpretatione*² (et, encore avant, par Platon dans le *Sophiste*)³ selon laquelle la vérité se réalise dans le jugement, dans le λόγος comme συμπλοκή. En revanche, la relecture husserlienne, dont la tendance est de ramener les concepts logiques fondamentaux dans la théorie de la signification, interprète les propositions, non pas comme des jugements (et, donc, non pas comme des vécus), mais comme des significations. Selon cette interprétation, les propositions ne sont rien d'autre que des significations propositionnelles et, donc, ne peuvent être appelées ni vraies ni fausses. Pour ce qui concerne les noms qui, au contraire, n'affirment et ne nient rien, il n'est pas question de vérité ou de fausseté. Si l'on ramène alors cette distinction à l'acte de nominalisation, on verra que l'on ne peut pas parler de vérité ou de fausseté pour les propositions nominalisées en tant que « significations-sujet » d'une proposition d'un niveau méta-syntaxique supérieur. À ce stade, Husserl met en œuvre la découpe ontologique fondamentale entre la position d'être de la proposition — comme du nom — et le jugement en soi comme position d'existence. La proposition exprime donc un *Als-seiend-Ansetzen*, un « poser-quelque-chose-comme-étant » : « Toute proposition pose son état de choses d'une certaine façon comme étant »⁴. Ce concept vaut aussi bien pour la proposition au niveau syntaxique simple que pour les propositions assumées à d'autres niveaux méta-syntaxiques comme propositions nominalisées : « La proposition nominale, par soi, n'affirme rien qui concerne l'existence de son objet, elle ne met en œuvre aucune prédication — comme toute autre propo-

¹ I. Kant, *Critique de la raison pure*, B 624/A 596, et *Metaphysik* L₁, p. 313 : « L'existence [*Daseyn*] est une position et non un prédicat ; donc, ce qui existe a des prédicats. L'existence est ou bien une existence logique ou bien une existence réelle. Une fois que j'ai énuméré toutes les réalités [*Realitäten*] d'une chose, alors je peux me représenter tous ses prédicats. Mais de là, il ne suit pas qu'une telle chose, dont je me suis représenté les prédicats, doit exister. Le concept de la réalité souveraine ne contient donc pas en soi l'existence, car l'existence n'est aucune réalité [*Realität*] ».

² Aristote, *De Interpretatione*, 1 a 16. Cf. également E. Husserl, *Recherches logiques*, t. 2, IV^e Recherche, § 9, p. [313] ; tr. fr., p. 107.

³ Platon, *Sophiste*, 262 a sq. ; tr. fr., p. 360.

⁴ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 96.

sition — sur le fait que son état de choses soit réellement subsistant »¹. Une telle prédication de subsistance, à côté du *Als-seiend-Ansetzen*, viendrait poser la proposition face à l'*horror vacui* du *regressus in infinitum*, chose que Husserl se garde bien d'accepter. En affirmant que « *S* est *p* », en disant *p* de *S*, nous ne disons pas que l'état de choses *S-p* subsiste dans l'effectivité [*Wirklichkeit*], car alors nous devrions aussi dire que l'état de choses — selon lequel *S* est *p* subsiste dans l'effectivité — subsiste à son tour dans l'effectivité, et ainsi de suite à l'infini².

L'essence de la modification passe donc (et ne peut que passer) par la différence primaire, essentielle, entre *Setzungscharakter* et *Geltungscharakter*, ce qui, dans la même position de neutralité métaphysique, définissait chez Meinong la différence entre *Bestehen* et *Existieren* et, chez Kant, entre *logische* et *reale Existenz*. Mais la distinction, s'agissant de l'acte de modification, ne s'arrête pas là, car il faut encore distinguer le « caractère de validité » [*Geltungscharakter*] et le « contenu qui est caractérisé selon la validité » [*Inhalt, der als geltender charakterisiert ist*]. À côté de cette distinction, il y a du reste une autre distinction à faire, celle entre « qualité de validité » [*Geltungsqualität*] et « matière de validité » [*Geltungsmaterie*]. Si ni la signification nominale ni la signification propositionnelle ne prédisent, par elles-mêmes, l'être, si donc elles ne posent pas le « subsister effectif » de l'objet ou de l'état de choses qu'elles visent, leur différence ne pourra jamais consister dans la *Geltungsqualität*. Leur *Geltungsqualität* est bien évidemment identique — car aucune des deux ne posent l'être au niveau qualitatif de la position. La différence consistera donc en leur *Geltungsmaterie*, en leur « matière de validité », essentiellement différente.

Si la *Geltungsqualität* est ce qui définit la proposition, alors, en prenant en considération la *Geltungsqualität*, il faudra prendre en considération la *praedicatio* — le *Von-etwas und Über-etwas-Aussagen*, le « dire-quelque-chose-sur-quelque-chose » — en la distinguant de l'énonciation comme lui étant essentiellement étrangère ; mais c'est absurde. Pour mieux s'apercevoir de la différence entre *Geltungsqualität* et *Geltungscharakter*, Husserl renvoie donc nécessairement à la dimension des vécus subjectifs, des actes, et il le fait en posant une correspondance plus que naturelle entre le *Geltungscharakter* et le *belief* humien. Néanmoins, si la correspondance est directe, elle n'est pas complète, car le *Geltungscharakter* n'est pas l'*Urteilscharakter*, le caractère de jugement comme acte dans lequel la proposition se trouve réalisée avec une pleine conscience de validité [*Geltungsbewußtsein*]

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

— réalisée, selon Husserl, *in der Weise der Seinsmeinung*, « à la manière de la visée de l'être ».

La différence fondamentale se montre alors uniquement par le recours à la sphère de l'acte. Au-delà de cette sphère, on ne s'en aperçoit pas, pour la simple raison que la *Geltung*, la validité, passe par une attribution active, autre que la simple conscience logico-propositionnelle ou logico-nominale. Husserl suggère donc que la meilleure chose est de maintenir (au niveau terminologique) le concept de jugement comme nous l'a donné la tradition et, conformément, de maintenir l'équivalence entre caractère de validité et jugement, mais en opérant un partage (au niveau objectif de la signification) entre *ideale Geltungscharakter* et *Satz*, entre caractère idéal de validité et proposition. Les représentations nominales peuvent effectivement avoir, comme la proposition, un caractère de validité ; ce qui les distingue, ce n'est donc pas le caractère de validité, mais la matière de validité¹.

Ainsi, de même qu'il fallait chercher dans l'acte la raison de la distinction entre simple signification et nominalisation, de même faut-il chercher à présent dans la considération de l'acte la différence élémentaire entre représentation nominale et proposition. Cette différence, comme nous l'avons vu auparavant, est étrangère au *Geltungscharakter* : « Il est clair tout d'abord que, si nous considérons les actes, tout jugement admet une modification qualitative qui ne change en rien la matière du jugement, ce qui y est jugé, mais la visée de validité en était par contre suspendue »². Le phénomène intentionnel central de la distinction entre caractère et matière de validité apparaît tout d'abord dans tout acte de compréhension. Ici, au moyen de l'organisation des pensées, les pensées mêmes gardent entièrement leur contenu, à savoir leur matière de signification [*Bedeutungsmaterie*], sans fonder par contre le caractère de validité selon lequel se réalise l'*assensus* de leur effectivité : « Je me représente seulement tout cela, mais je n'y crois pas encore » [*Ich stelle mir all das nur vor, ich glaube es aber noch nicht*]. Traduit au niveau théorique, cela signifie que « le caractère de croyance est associé à un autre caractère, au simple voir, au "viser-dans-le-simple-sens", au simple représenter »³.

La distance prise à l'égard de la théorie traditionnelle du jugement — d'après laquelle seul le jugement peut être pensé comme vrai ou faux, la représentation étant étrangère à toute attribution de vérité et de fausseté — ne saurait être plus marquée. La distinction entre *Geltungscharakter* et

¹ *Ibid.*, p. 98.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

Geltungsmaterie, valable pour la proposition ainsi que pour la simple signification nominale, montre donc que le simple « comprendre » — qu'il soit nominal ou propositionnel — est en dehors du « jeu du vrai et du faux ». La compréhension d'une représentation comme « polyèdre régulier à 725 faces » subsiste, par soi, *ohne Geltungcharakter*. Donc, aussi bien dans la sphère subjective des actes qu'au niveau des significations idéales (qui désignent abstraitement ce qui réside dans les vécus), il faut tracer cette coupure essentielle entre le caractère de croyance et le « viser au sens simple », la coupure entre le *belief* et le simple *Hinnehmen* en tant que modalité générale de l'*Etwas-zum-Objekt-haben*. Conformément à cette coupure, tirée exclusivement de la considération des actes, on peut alors fixer la modification qualitative qui s'applique *a fortiori* au concept de qualité. Quant à la qualité, toute signification nominale ou propositionnelle se caractérise soit comme un *Als-seiend-Ansetzen* (un *Für-seiend-Halten*) soit comme un *blosses Vorschweben*. Cette coupure rend alors également nécessaire une relecture et une clarification du concept de *Vorstellung*, de « représentation ». Si la représentation, donc, se pose *ex definitione* au-delà de la validité, dont l'attribution demande au préalable une représentation, cette représentation devient donc un *Vorschweben* non déterminé par la valeur. Mais cette coupure, qui présente la matière et le caractère de la validité comme distinctes, établit une relation de correspondance entre la simple *Vorstellung* et la matière qualitative de la signification : « Ce qui produit l'identique si nous confrontons une proposition et sa modification qualitative. » Sur ce point, comme pour intégrer de façon transcendante ce que l'on a dit au niveau du *rein Logische*, du « pur logique », comme pour donner la clé de lecture transcendante de ce que l'on a défini dans et par la théorie de la signification, Husserl pose une symétrie entre les modifications pour ainsi dire « logiques » et les modifications « intuitives », qui se déroulent au niveau de l'intuition, des actes intuitifs. Husserl écrit ainsi :

Toutes les modifications spécifiques que nous avons constatées ici en relation avec les significations et avec lesquelles sont liées des distinctions si importantes du pur genre logique, ont leurs *analogia* appliqués d'une façon très proche dans les domaines des actes intuitifs. Ainsi en va-t-il, par exemple, de la modification qualitative : nous la trouvons à nouveau en relation à la simple image de phantasie, dans l'intuition de laquelle nous vivons dans la phantasie sans que cela nous pousse à la prendre comme vraie, et de même elle émerge dans la phantasie mais avec le caractère d'être d'une image placée dans ma mémoire [...]. De même, nous trouvons, par rapport au domaine intuitif, la modification traitée ci-dessous, laquelle met en relation des significations de manière stratifiée. Toute signification peut devenir

l'objet d'autres significations, et ainsi de suite à l'infini. De même, dans la sphère de l'intuition, des représentations intuitives peuvent se référer les unes aux autres. Maintenant nous percevons, après nous nous rappelons que nous percevions et donc nous pouvons à nouveau nous représenter que nous nous souvenions que nous percevions, etc. Mais nous pouvons aussi représenter d'une façon telle que la relation au sujet tombe : une image figure une chose ; une autre image figure l'image. Il est aussi possible d'avoir des images d'images d'images, comme en effet au sens des peintures¹.

La boucle est bouclée : l'acheminement vers les *Idées I* et, en particulier, vers certains chapitres des *Idées I*, est effectif. Mais avant de développer ce parallélisme, plus que rapide, entre la présente théorie et la théorie des modifications développée en 1913, quelques remarques s'imposent. En effet, la *Bedeutung* est le laboratoire du concept général de l'intentionnalité, et les modifications à l'intérieur de la théorie de la signification se reflètent dans l'élaboration de la théorie de l'intentionnalité. On le voit aisément par la correspondance directe entre la page de la *Logik* de 1902-1903 qu'on vient de citer et les §§ 103-115 des *Idées I*, une correspondance qui n'est pas simplement établie grâce aux exemples avancés par Husserl (en particulier, celui de la peinture et, par là, de la conscience d'image), mais aussi en vertu de la structure méta-syntaxique de la conscience en général et de la conscience logique en particulier.

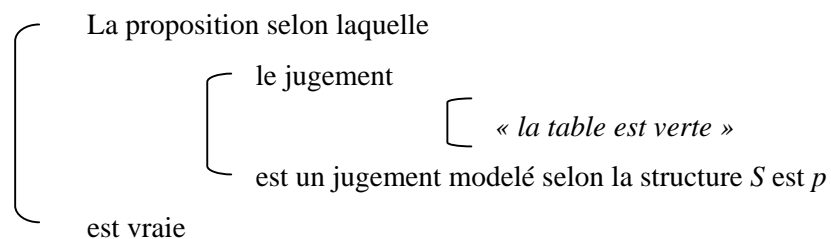
On ne peut développer en profondeur ici le contenu philosophique essentiel de ces paragraphes ni chercher simplement à en fixer les points communs et les différences du point de vue structurel. Si toutefois l'on considère le célèbre exemple de la peinture de Dürer, on peut noter plusieurs choses. Supposons que nous contemplons la gravure de Dürer « Le chevalier, la mort et le diable »². Nous distinguons plusieurs niveaux représentatifs emboîtés les uns dans les autres, qui puisent leurs assomptions dans le « voir thématique » uniquement en vertu d'actes de modification. Que distinguons-nous ? Nous distinguons : (a) « la perception normale dont le corrélat est la chose "plaque gravée", la plaque qui est là dans le cadre » ou dans le livre ; (b) « la conscience perceptive dans laquelle nous apparaissent en traits noirs les figures incolores "chevalier à cheval", "mort" et "diable" » ; (c) la

¹ *Ibid.*, p. 100.

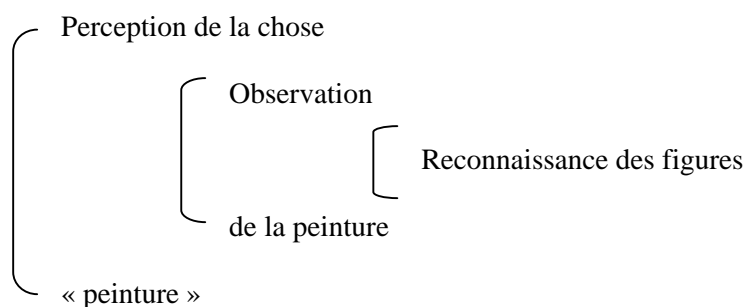
² Cf. E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, I. Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie*, Hua III, p. 226 ; tr. fr., P. Ricœur, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures, I. Introduction générale à la phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950, p. 373.

conscience de la représentation selon laquelle le chevalier entre dans la forêt, etc.

À cet égard, on peut dire, avec Husserl, que « la conscience qui permet de dépeindre et qui médiatise cette opération, la conscience du portrait [...], est un exemple de cette modification de neutralité de la perception ». On peut ajouter, en se rapprochant de la *Logik*, que le schéma de la modification « redoublée » [*iterierte*] est déjà prêt ou est déjà défini en 1902-1903. On peut en effet penser une correspondance structurelle entre :



et :



Si la même structure de pensée soutient aussi bien le processus logique que l'expérience intuitive de la modification — qui sont donc, pour cette raison, analogues —, comment peut-on nommer cette structure, sinon en la qualifiant de « transcendantale » ? Les deux schémas, c'est-à-dire les deux situations phénoménologiques qui s'y trouvent décrites (et schématisées), sont possibles seulement suivant la théorie de la syntaxe développée à partir de l'idée de la possibilité de l'institution de plusieurs niveaux métasyntaxiques. De cette façon, il est donc possible de parler de modification. La

modification est une situation presque exactement analogue à la situation du reflet dans le miroir : nous regardons la surface du miroir et nous y voyons, selon son inclination axiale, plusieurs niveaux de réfléchissement. Husserl lui-même, à ce sujet, dans la *Logik*, en parlant des modifications, parle des *wiederspiegelnden Modifikationen*¹. Sur ce point, pour conclure, on doit poser deux questions : 1) Si l'on conçoit la correspondance directe entre la théorie de la modification logico-syntaxique et la théorie des modifications, peut-on penser une influence plus vaste de cette théorie dans l'élaboration de la structure des *Idées* ? Que faut-il pour que « l'intentionnalité des noèses se reflète dans les relations noématiques », pour que l'on se sente forcé de « parler franchement d'une intentionnalité noématique parallèle à l'intentionnalité noétique » ? À ces questions, on ne peut répondre ici qu'en ouvrant d'autres champs d'analyses extrêmement vastes. En ce qui concerne la première question, si l'on considère la théorie de la modification sur l'arrière-plan des §§ 31 et 35 — « Altération radicale de la thèse naturelle. "Mise hors circuit", "entre parenthèses" » et « Le cogito comme "acte". La modification d'inactualité » — il est manifeste que non seulement la théorie des modifications, mais aussi la théorie générale de l'ἐποχή est modelée sur le concept logico-syntaxique de modification, en considérant (non sans fondement) la thèse naturelle comme le niveau syntaxique élémentaire de l'expérience. Pour ce qui concerne la seconde question, on peut affirmer — en vertu de la centralité de la théorie de la signification comme noyau de l'élaboration de l'intentionnalité et, par là, de la phénoménologie transcendantale — la nécessité de revenir ultérieurement sur la *Bedeutungslehre* de 1908, où se trouve défini le noyau conceptuel du noème.

¹ E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, Hua Materialien II, p. 94.